



**Robin Aubert** au théâtre pour faire entendre *Le chant de Meu* Page E 3



**Le démantèlement** Gabriel et Sébastien à la ferme Page E 12

# CULTURE

CAHIER E • LE DEVOIR, LES SAMEDI 9 ET DIMANCHE 10 NOVEMBRE 2013

## Un amour de Falstaff

Marie-Nicole Lemieux pénètre les arcanes d'une œuvre parfaite



PHOTOS: PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Le soir de la première, Marie-Nicole Lemieux chantera pour la 53<sup>e</sup> fois le rôle de Mrs. Quickly dans *Falstaff* de Verdi.

Marie-Nicole Lemieux a fait se crouler de rire le public et se pâmer les critiques des plus grandes salles du monde dans le rôle de Mrs. Quickly. Voici que l'interprète de la rouée entremetteuse dans *Falstaff* débarque enfin chez elle, le chef-d'œuvre de Verdi prenant l'affiche de l'Opéra de Montréal ce samedi soir pour quatre représentations.



CHRISTOPHE HUSS

Marie-Nicole Lemieux est intarissable sur le dernier opéra de Verdi. Mais lorsqu'elle l'évoque, elle parle peu de son propre rôle. « Quand je parle de Falstaff, je suis inépuisable, non sur mon personnage mais sur Falstaff lui-même. Nous autres ne faisons que voltiger autour. »

La rencontre avec cet opéra, dont le sujet est tiré des *Joyeuses commères de Windsor* de Shakespeare, elle le doit, juste après sa victoire au Concours Reine Elisabeth de Bruxelles, à Bernd Loebe, alors directeur artistique du Théâtre de La Monnaie de Bruxelles, qui venait d'être nommé intendant de l'Opéra de Francfort. « C'était dans l'escalier du Musée des beaux-arts de Bruxelles, se rappelle Marie-Nicole Lemieux pour *Le Devoir*. Bernd Loebe m'a crié d'en haut: "Ça ne vous intéresserait pas de faire Quickly? C'est pour vous, ça!" Je me suis alors rapêlé que ma prof m'avait dit un jour: "Tu es une Quickly, toi." J'ai donc dit oui. »

Marie-Nicole Lemieux en est à sa septième production (chif-

fre auquel il faut ajouter deux reprises), et le soir de la première elle chantera le rôle de Mrs. Quickly pour la 53<sup>e</sup> fois. Son parcours personnel est une véritable leçon permettant de pénétrer les arcanes d'une œuvre parfaite.

**Francfort, 2003: apprivoiser l'opéra**

Au moment de la proposition de Bernd Loebe, *Falstaff* était représenté à Bruxelles, avec José van Dam dans le rôle-titre et sous la direction d'Antonio Pappano. « J'y suis allée. Verdi, je l'aimais. Mais après, je l'adorais. C'était le théâtre musical parfait: même pas de place pour applaudir; ça file et il faut jouer avec précision », s'enthousiasme Marie-Nicole Lemieux.

« En 2003, à Francfort, Falstaff est l'opéra qui m'a réconcilié avec la scène. En 2002, j'avais eu une expérience décevante dans Jules César qui m'avait écoeuvée de l'opéra, tellement je me sentais écartelée entre le chef et le metteur en scène. A Francfort, j'ai connu un plaisir immense sur scène. »

**Paris, 2008: chanter l'italien**

Après cinq ans d'abstinence, Marie-Nicole Lemieux reprend

le rôle de Quickly en 2008 au Théâtre des Champs-Élysées dans une mise en scène de Mario Martone. Elle tombe dans la fosse 10 jours avant la première et chante les représentations avec une clavicule cassée. « Il n'y avait que des Italiens et la coach d'italien était sans pitié. Mais elle m'a dit: "Tu parles bien italien, mais tu le chantes mal." Et vlan! Elle m'a fait réaliser que chanter italien, c'est une chose, et bien chanter italien, c'est autre chose: il y a des couleurs de voyelles; c'est très subtil et ça demande beaucoup de travail. »

**Glyndebourne, 2009: le sens des mots**

Nourrie par son expérience parisienne, Marie-Nicole Lemieux arrive en Angleterre. Sept semaines de répétitions et des partenaires qui ne connaissent pas leur rôle en arrivant. La chanteuse ronge son frein. « J'étais très énervée, mais j'en ai profité pour travailler la poésie, le sens des mots, avec une autre coach, Rita de Letteris. J'ai approfondi la poésie, les double sens, la couleur des mots. »

Glyndebourne, c'est la révélation du génie du livret de Boïto. « Il y a même différents

niveaux de langage italien matérialisant le fait que Falstaff incarne la vieille société cultivée. Il lui manque les sous qu'il va chercher chez les femmes des nouveaux riches. Le sujet, c'est un conflit de générations et de culture. Il y a des mots si sensuels dans la bouche de Falstaff... J'ai pu jouer du texte. » Et Vladimir Jurowski? « Un grand chef, mais trop cérébral pour moi. Entre lui et le metteur en scène Richard Jones, on a répété sept semaines et on n'a pas ri une fois. » Et pourtant, le miracle se produit: « C'est d'une telle intelligence, que le public a tellement ri. »

Richard Jones prouve aussi que *Falstaff* est transposable. Son action se passe en 1945. Marie-Nicole Lemieux, gradée dans l'armée, a beau avoir été mariée, elle vit avec une « special friend »: son père en a ri aux éclats. « Falstaff est transposable à toutes les époques. » Jones lui apprend aussi l'économie de moyens: « Des fois, il ne faut pas en faire des tonnes, il faut faire le bon geste qui tue. »

VOIR PAGE E 7: FALSTAFF



## CULTURE

## Requiem pour un zombie qui grouille encore



ODILE TREMBLAY

On attend le rapport sur les enjeux du cinéma québécois. En crise? Malade? La France tâte sur son territoire le pouls du même patient. À l'heure où le numérique tue la bobine, renvoie l'image animée aux écrans de poche et vide les salles, plusieurs posent à travers le globe la question qui tue: le cinéma survit-il toujours sur son long fleuve virtuel pas tranquille?

«Il est mort!», répondent certains puristes d'un ton lugubre. C'est qu'ils ne reconnaissent plus l'être aimé, hors de la communion des salles consacrées, sans la pellicule, sa matrice. Pis encore: le premier venu peut désormais se prendre pour Godard, en tirant des images toutes croches d'un téléphone

caméra. «Mort! Mort! Mort!», marlèlent-ils, assurant que de vils usurpateurs séviraient sous son nom.

Halte-là! Aucun art n'aura vu si souvent claironner son décès. Pourtant, c'est bien pour dire: d'enterrements en résurrections, le zombie marche encore, malgré ses bandelettes et son drôle de déhanchement.

Tâtant son pouls au long de l'année, on lui trouve bon pied, bon œil, tout en compulsant, car on ne sait jamais, l'ouvrage d'André Gaudreault et Philippe Marion, chez Armand Colin, coiffé d'un titre à la fois interrogatif et alarmiste: *La fin du cinéma?*

Ces auteurs ont enquêté de sérieuse façon (avec plusieurs traits d'humour) sur l'effet R.I.P. qui ensevelit la bête à intervalles réguliers. «Le cinéma ne cessera jamais de voir déclaré mort», constatent-ils.

Tant de couches de terre sur le jeune centenaire, qui aura témoigné d'une incroyable fa-



TÉLÉ-QUÉBEC

Mort ou vif, le cinéma a semé sur sa route plusieurs perles, dont *Paris, Texas* de Wim Wenders.

culté d'adaptation. Oui mais pourquoi?

Et s'il avait neuf vies, comme un gros chat? Ou la faculté de renaître de ses cendres, façon phénix?

Ordre et méthode s'imposent. Il faut d'abord compter.

«Nous recensons un total de huit morts qui seraient survenues depuis l'avènement des vues animées, précisent ces limiers. Celle qui a été causée par la crise du numérique est la dernière en date; aussi lui assignons-nous le numéro 8, selon un ordre chronologique croissant.»

Le premier trépas aurait été annoncé par nul autre qu'Antoine Lumière, père de Louis et Auguste, peu impressionné — les vertus du renforcement positif étant méconnues à l'époque — par le cinématographe enfanté par ses rejections: «Le cinéma est une invention sans avenir», tranchait l'implacable géniteur.

Mort-né, frappé au berceau du mauvais sort d'une fée Carabosse, son destin était scellé.

Condanné à la bâtarde dès le premier passage du documentaire à la fiction, puis par le saut du muet au parlant, plus tard par l'adjonction de la couleur. Et que faisaient ces nouveaux ingrédients dans une recette honorable et éprouvée? pleuraient les nostalgiques.

Vint la télé, ce concurrent de basse classe, qui osa le défi en duel singulier. Mort, mort, mort!

*Paris Match* grava en 1953 sur sa une, devant une photo de Marilyn, cette rebondissante question: «Le cinéma va-t-il disparaître?» Sous la menace du petit écran et devant la bataille désespérée d'Hollywood pour contre-attaquer, la partie semblait alors perdue. Et pourtant...

En 1967, Roger Boussinot, dans un pamphlet intitulé *Le cinéma est mort. Vive le cinéma!* — titre récurrent, qui servit beaucoup —, sonna de nouveau le glas. À ses yeux, après le coup de jarnac donné par la télévision, c'était le magnétoscope qui, en permettant à chacun d'effectuer sa programmation, transformait désormais le rapport au film, qu'on pouvait arrêter, reprendre au début,

faire jouer en accéléré (hérésie suprême), l'arrachant à son cadre et à sa durée.

De son côté, le grand cinéaste britannique Peter Greenaway fait remonter la mort du cinéma à une date précise autant qu'arbitraire: le 31 septembre 1983, lorsque la télécommande s'est répandue dans les salons, transformant du coup le cinéma en art interactif. Ce serait la mort numéro 7.

Nous, on se perd dans ces chiffres.

Le journal *Libération*, en mai dernier, lançait son questionnaire corollaire: «Le dernier Festival de Cannes?», devant la double révolution: technologique, avec les minicaméras, «quitte à filmer ses pieds comme un pied», et culturelle, avec la dilution de l'espace salle au profit des ordinateurs, des téléphones portables, etc. «Au risque que cette profusion augmente la confusion entre le réel et ses moult virtualités. Sauf à devenir une vieille dame sympa mais désuète que l'on visiterait une fois par an en son mouvoir», s'inquiète le journaliste Gérard Lefort.

Gaudreault et Marion lancent leur propre diagnostic: «En dynamisant les frontières entre les médias, cette révolution supposée débouche sur une forme de métissage qui brouille les frontières médiales et génère intermédias, hypermédias et autres univers médiatiques hybrides.»

Ouille! tous ces virus aux noms sinistres doivent bien transmettre la peste et le choléra.

En lui inoculant le parlant, la couleur, sous les attaques vicieuses de la télévision, du magnétoscope, de la télécommande, de la captation numérique, de la diffusion sur multiplateformes, les microbes ne cesseront-ils jamais de proliférer sur ce grand corps malade?

«Une chose est certaine, c'est que la révolution numérique a fait descendre le ci-

néma de son piédestal, notent les auteurs du livre. Elle a notamment fait en sorte que le film ne soit désormais plus une œuvre intouchable.»

On approuve, et ça tombe bien, car il nous plaît un peu bâtarde, ce septième art là si résilient.

Assez pour s'appuyer sur la définition de Robert Morin, dernier lauréat du prix Albert-Tessier: «Le cinéma, c'est toutes les images intéressantes qui grouillent.» Et avec ça, le talent fait le moine!

Excusez-la!

Mort ou vif, le septième art a semé sur sa route plusieurs perles, rondes, en poire ou baroques. Marc-André Lussier, ami et collègue de *La Presse*, ci-devant surnommé «la concurrence», vient de publier le livre *Le meilleur de mon cinéma* avec 300 titres incontournables des 30 dernières années.

On puise à ses choix en y opposant les nôtres, parfois identiques (pas toujours). Mais nous voici d'accord pour célébrer *A nos amours* de Maurice Pialat (1984) avec la sublime Sandrine Bonnaire en son âge tendre. Ou *Paris, Texas*, lancinante équipée américaine de l'Allemand Wim Wenders, palmée d'or. Marc-André y salue «les interprètes vibrants, à commencer par Harry Dean Stanton, qui trouve sans doute ici le rôle de sa carrière». Vrai. D'ailleurs, Nastassja Kinski ne s'en tirait pas mal non plus.

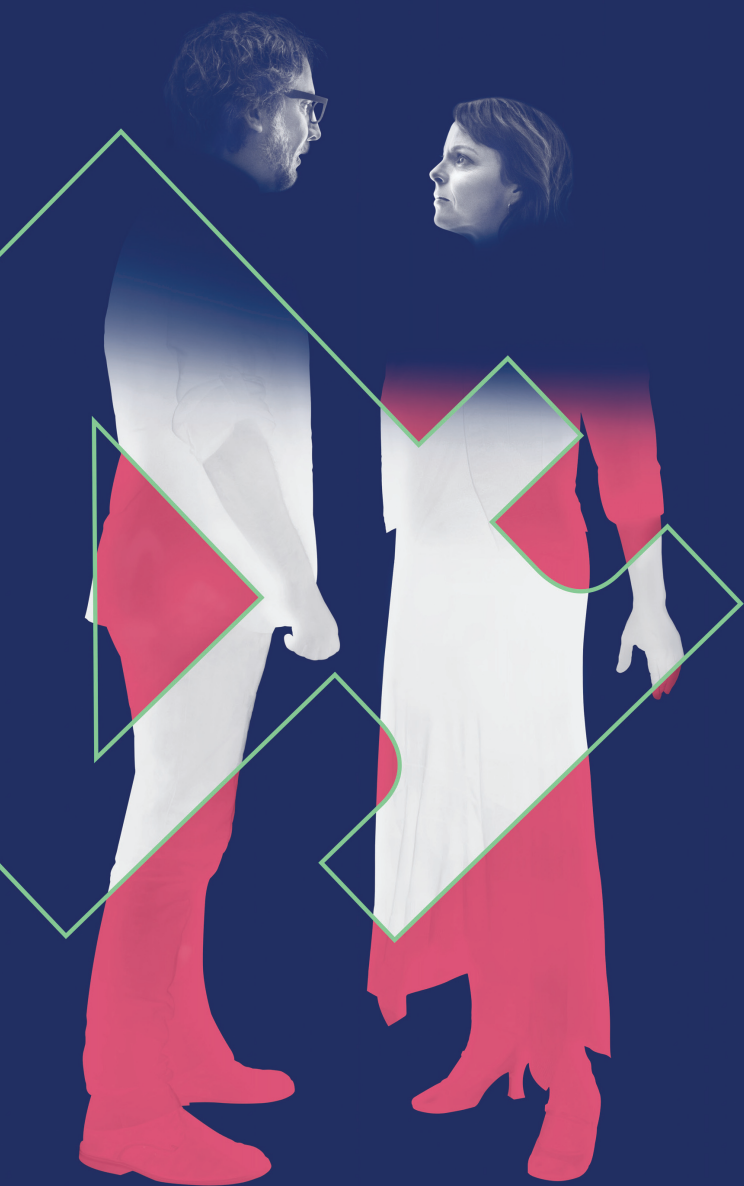
Allez, je lui pardonne son amour douteux pour le chantant et maniéré *Les bien-aimés* de Christophe Honoré. Parce qu'en cette même année 2012, il élit également *Le cheval de Turin* du Hongrois Béla Tarr, chef-d'œuvre absolu.

Mais oui, il y a des films québécois tout plein, et certains le méritent haut la main, de *La neuvaïne* de Bernard Émond à *Un zoo la nuit* de Jean-Claude Lauzon, en passant par *Quiconque meurt, meurt à douleur* de Robert Morin, *Le déclin de l'Empire américain* d'Arcand et autres *Invasions*, etc. Mais *Horloge biologique* de Ricardo Trogi? Hum! Son *Québec-Montréal*, je veux bien... Des goûts et des couleurs...

J'en discuterai un jour avec «la concurrence» autour d'un café, en refusant d'enterrer ce bon vieux compagnon du cinéma, à la tronche couturée d'un Frankenstein, qui, mort, soit, mais de rire, n'a pas fini d'arracher à ses croix gothiques tous les R.I.P.

otremblay@ledevoir.com

Clôture de l'amour



## CLÔTURE DE L'AMOUR

Du 11 novembre au 6 décembre 2013

Une production du Théâtre de Quat'Sous

Texte Pascal Rambert Mise en scène Christian Vézina Avec Christian Bégin et Maude Guérin Concepteurs Florence Cornet, Michel F. Côté, Francis Hamel, Roxanne Henry et Marc Sénécal

Émotions brutes. Places limitées. Réservez votre siège.



## Amours romanesques

*L'Adieu aux armes*  
d'Ernest Hemingway  
18 novembre 2013

Un rendez-vous avec James Hyndman pour les passionnés de littérature.

Les noctambules  
21 novembre 2013

Discussion animée par Marie-Louise Arsenault, après la représentation.

L'heure du conte  
24 novembre 2013

Activité gratuite pour les enfants des spectateurs avec Isabelle Lamontagne et Myriam Houle. Réservation requise.

Partenaire  
Bell

Billetterie 514 845-7277 quat sous.com

## Ta douleur

11 au 14 décembre 2013

Une chorégraphie percutante de Brigitte Haentjens qui explore la géographie accidentée de la douleur.

## Unknown body

22 au 31 janvier 2014

La sublime chorégraphe et danseuse Jocelyne Montpetit plonge dans les profondeurs d'un corps inconnu.

## Testament

10 au 30 mars 2014

Le faux vrai testament fragmenté et brutal de Vickie Gendreau, où se déchaînent les folles pulsions de l'existence.

## Besbous

Autopsie d'un révolté

22 avril au 17 mai 2014

Stéphane Brulotte et Dominic Champagne nous transportent en Tunisie, dans la révolte des hommes épris de liberté.

Partenaire de saison



LA LICORNE

LA MANUFACTURE

Supplémentaires

Samedis 23 et 30 novembre à 20h

DU 12 AU 30 NOVEMBRE

ORPHELINS

« Une œuvre percutante comme seule sait en tricoter l'équipe de La Manufacture. »  
- Le Devoir

« Maxime Denommée a dirigé de main de maître ses trois acteurs qui offrent une performance remarquable. »  
- La Presse

« Une puissante déflagration (...) jouée à un rythme fou, dont nul ne saurait ni ne voudrait calmer l'ardeur. »  
- Revue Jeu

« Une pièce qui vient te chercher directement dans le plexus. Tu y penses, tu y repenses. Un vrai suspense. »  
- On aura tout vu, 98,5 FM

« Steve Laplante, Éveline Rompré et Étienne Pilon sont tour à tour dérangeants, drôles, attachants, répugnants. Une pièce très dense. »  
- Samedi et rien d'autre, Radio-Canada

TEXTE DENNIS KELLY TRADUCTION FANNY BRITT  
MISE EN SCÈNE MAXIME DENNOMMÉE  
AVEC STEVE LAPLANTE, ÉTIENNE PILON ET  
ÉVELYNE ROMPRÉ

ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE MARIE-HÉLÈNE DUFORT  
DÉCOR OLIVIER LANDREVILLE COSTUMES STÉPHANIE CLÉROUX  
ÉCLAIRAGES ANDRÉ RIOUX MUSIQUE ÉRIC FORGET  
ACCESSOIRES PATRICIA RUEL

4559 Papineau, Montréal / theatrelicornes.com / Billetterie: 514 523.2246

## CULTURE › THÉÂTRE

## Robin Aubert de retour au bercail

Le cinéaste renoue avec la scène pour faire entendre *Le chant de Meu*

CHRISTIAN SAINT-PIERRE

Les plus jeunes ne le savent peut-être pas, mais avant d'être l'homme de cinéma accompli qu'il est devenu, Robin Aubert était promis à une brillante carrière au théâtre. Entre 1994 et 1996, dans *Arlequin, serviteur de deux maîtres*, un spectacle de l'Opsis mis en scène par Serge Denoncourt, le comédien a brûlé les planches. «*Quand j'y pense, le théâtre a toujours été présent, confie Robin Aubert. Dans mes films, les personnages ont le même costume du début à la fin, le chœur est présent et il y a des fantômes qui parlent. Ce n'est jamais tout à fait réaliste; c'est un peu décalé, des fois même tragique, comme chez les Grecs. Il finit toujours par y avoir une forme de catharsis qui se pointe à un moment ou à un autre. Il faut comprendre que j'ai connu Brecht et Tchekhov bien avant Tarkovski et Jarmusch. Veux, veux pas, ça laisse des traces.*»

Mais il ne faudrait surtout pas croire que *Le chant de Meu*, qu'il a confié au metteur en scène Benoît Desjardins, est un scénario recyclé en pièce de théâtre. Dès le départ, le langage destinait le texte à la scène. «*Les images sont plus évoquées que montrées, explique celui qui a publié, en 2011, un premier recueil de poésie intitulé *Entre la ville et l'écorce*, à L'Oie de Cravan. D'ailleurs, c'est ce que je préfère au cinéma, quand on évoque une scène plutôt que de la montrer. J'estime que c'est toujours l'histoire qui doit dicter le médium, jamais le contraire. Sinon, ça devient juste un concept. L'autre chose, peut-être plus inconsciente, c'est que je me suis permis d'aller dans une sorte de réalisme magique que je ne fais pas au cinéma. Mais ça, c'est ma blonde qui dit ça.*»

Au cinéma comme au théâtre, Robin Aubert n'hésite pas à

aborder de front la question de la masculinité. On pourrait même dire qu'il redonne à l'homme, longtemps et souvent dépeint comme un abruti, une certaine noblesse. «*Il semble y avoir un malaise ambiant en ce qui concerne l'image de l'homme véhiculée par nos auteurs. On consacre des émissions à ce sujet, on commente la dureté des rapports. On écrit des papiers là-dessus pour comprendre si ça ne serait pas un mal générationnel. On le fait par acquit de conscience, comme si on voulait maladroitement rétablir le rôle de la femme dans l'univers masculin. Or je pense que pas une fois on a mis le doigt sur le réel problème.*»

Ainsi, le créateur estime qu'il n'y a pas assez de femmes pour parler de femmes et qu'il faut remédier à cette situation. «*Comme spectateur, je m'attends à comprendre le sentiment, masculin ou féminin, en ayant accès aux tripes du personnage. C'est pour ça que je dis qu'il devrait y avoir plus de Fanny Britt et d'Anne Emond pour contrebalancer le nombre de créateurs qui sont des hommes. La solution, ce serait d'accepter plus de projets féminins. Pas d'empêcher les auteurs hommes d'écrire sur les hommes soi-disant parce qu'on a fait le tour. Évidemment, on n'a pas besoin d'être un homme pour écrire sur les hommes. Monsieur Lazhar [d'Evelyne de la Chenelière] est peut-être le plus beau personnage masculin écrit ces dernières années. Le protagoniste masculin du prochain film de Micheline Lanctôt, un homme n'aurait pas pu l'écrire.*»

## La ruralité n'a rien de folklorique

Un autre tabou que Robin Aubert prend plaisir à explorer, c'est celui de la ruralité. Le thème, de plus en plus présent au cinéma, est encore assez peu courant dans notre théâtre. Dans *Le chant de Meu*, il est question de chasse,



JULIE ROY

Au cinéma comme au théâtre, Robin Aubert n'hésite pas à aborder de front la question de la masculinité.

de boucherie, de champs et de pick-up, mais surtout de trahison et de vide entre deux amis qui sont presque des frères, des personnages incarnés par Martin Dubreuil et Hubert Proulx. «*Il n'y a rien de folklorique dans la ruralité, lance l'auteur. Et ceux qui l'interprètent de cette manière devraient voyager davantage. De Maniwaki à Kangiqsujuaq au Nunavik. Ils devraient écouter les gens. La ruralité n'a rien à voir avec un retour en arrière, une fermeture sur le monde. C'est*

selon moi un manque de culture et d'ouverture. Des gens fermés, il y en a partout, même chez les plus érudits.

Si Robin Aubert est attaché au territoire québécois, il ne tient pas pour autant à ce que son œuvre soit qualifiée de régionale. «*Ça ne me vient pas à l'esprit. Je ne revendique pas à tout prix l'étiquette de «régional». Je peux tout autant prendre mon pied en lisant Pourquoi Bologne, d'Alain Farah, qui se passe en partie dans le quartier libanais de Montréal,*

qu'en me rendant devant l'étang Walden avec les réflexions de Thoreau, ou encore dans un village inventé par François Lévesque dans Une maison de fumée. Ce qui est important, c'est d'être vrai et honnête dans ce qu'on fait, même si on invente. La vérité, ça n'a pas de territoire.

Il semble que l'auteur n'ait pas regretté un seul instant d'avoir confié son texte au Noble Théâtre des trous de siffleux, une compagnie de recherche théâtrale en milieu

rural fondée en 2001 par Benoît Desjardins et Silène Beau regard. «*Il y a quelques jours, explique Aubert, j'ai assisté à une représentation à Mont-Laurier. Après, j'ai foncé dans les bras de Benoît. J'ai aimé sa mise en scène et la façon dont il a dirigé les acteurs. Martin et Hubert m'ont touché droit au cœur. J'ai aimé la sobriété de la scénographie de Silène. Le maniérisme était inexistant et les silences avaient leur place. Je ne suis pas metteur en scène et je n'aspire pas à l'être non plus. Benoît en est un. Sans lui, mon texte dormirait encore dans un tiroir de mon bureau.*»

Collaborateur  
Le Devoir

«*Je ne revendique pas à tout prix l'étiquette de régional. [...]. Ce qui est important, c'est d'être vrai et honnête dans ce qu'on fait, même si on invente. La vérité, ça n'a pas de territoire.*»

Robin Aubert, cinéaste, acteur, écrivain

LE CHANT DE MEU  
Texte: Robin Aubert. Mise en scène: Benoît Desjardins. Une production du Noble Théâtre des trous de siffleux. À la salle intime du théâtre Prospero du 12 au 30 novembre 2013.



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Martin Dubreuil et Hubert Proulx se donnent la réplique dans la pièce *Le chant de Meu*.

UNE ŒUVRE SATIRIQUE ET PROVOCATRICE  
PORTÉE PAR UNE DISTRIBUTION MAGISTRALE!



## LE BALCON

TEXTE JEAN GENET  
DRAMATURGIE ET  
MISE EN SCÈNE  
RENÉ RICHARD CYR

UNE PRÉSENTATION



SNC-LAVALIN

AVEC ÉRIC BERNIER / STÉPHANE BRETON / SONIA CORDEAU / KIM DESPATIS / BENOÎT DROUIN-GERMAIN  
BERNARD FORTIN / MARIE-THÉRÈSE FORTIN / ROGER LA RUE / MARIE-PIER LABRECQUE / SIMON LACROIX  
JULIE LE BRETON / MACHA LIMONCHIK / BRUNO MARCIL / VINCENT-GUILLAUME OTIS / DENIS ROY

THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE

À L'AFFICHE!

LES MARDIS  
À 19H30

TNM.QC.CA  
514.866.8668



## CULTURE › THÉÂTRE



Christian Bégin et Maude Guérin sont sur les planches du Théâtre de Quat'sous dans une mise en scène signée Christian Vézina.

## Rideau sur un amour qui meurt

Christian Vézina met en scène la séparation verbalisée de deux amants incarnés par Christian Bégin et Maude Guérin

LOUISE-MAUDE RIOUX SOUCY

Deux acteurs sur une scène vide: Christian Bégin et Maude Guérin sur les planches nues du Théâtre de Quat'sous. Un texte monumental mis en soufflé et en chair par Christian Vézina. Plébiscitée à Avignon en 2011, reprise depuis en plusieurs points du globe, de Berlin à Tokyo en passant par New York ou Moscou, *Clôture de l'amour* arrive lundi à Montréal précédée de critiques élogieuses. Et avec aucune instruction, s'amuse le metteur en scène. «*En fait, le texte ne comporte que deux didascalies. Je n'en ai suivi aucune.*»

Qualifiée de «*performance chorégraphique*» par Rambert lui-même, *Clôture de l'amour* relate la mise à mort d'un couple par la seule force de la parole. Un combat épique mené en deux monologues assassins. Stan attaquera d'abord Audrey dans une longue déclamation incendiaire qu'elle accusera sans dire mot. Audrey ripostera ensuite dans une grande tirade enfiévrée qui laissera Stan sans voix. Rideau sur un amour qui se meurt.

Cette séparation verbalisée, Pascal Rambert l'a travaillée jusqu'à la monomanie, dessinant deux partitions qui se répondent exactement, comme dans un miroir, raconte Christian Vézina. «*Tout est choix dans ce texte, qui doit être monté au scalpel tant il a été travaillé, calculé, pesé. Il faut bâtir des personnalités textuelles tout en étant très précis sur ce qui sort des corps, spécialement pour les silences qui doivent être intelligibles, sentis.*»

Pour les comédiens, l'exercice prend des allures de course de fond, voire de parcours de montagnes russes. «*Oui, ce sont deux monologues. Mais pendant que l'un parle, l'autre reçoit et répond par le corps, c'est très physique*», observe Christian Bégin. «*Quand ça part, c'est comme un*

*manège, renchérit Maude Guérin. Ça fait king-king-king en montant; tu sens la progression, l'accumulation. Au sommet, quand ça part, tu sais que la descente pourrait t'avaloir, te submerger, alors tu rentres dedans la tête baissée en attaquant la pente de front parce que tu sais que c'est la seule façon de t'en sortir.*»

Dans cet univers épuré où chaque petit détail est exacerbé, la mise en espace est à travailler

«*C'est un discours qui est, oui, intellectualisé, mais qui reste complètement explosif parce que ce sont deux intellectuels qui se parlent avec un cœur à vif.*»

très finement, indique Christian Vézina. Cela participe à la puissance d'évocation étonnante du texte. «*Il y a un hyperréalisme qui est vraiment troublant chez Rambert. En même temps, il y a aussi une éloquence dans les propos qui n'a pas de prise avec la réalité. On peut dire que c'est un discours qui est, oui, intellectualisé, mais qui reste complètement explosif parce que ce sont deux intellectuels qui se parlent avec un cœur à vif.*»

## La fiction amoureuse

C'est un texte qui remue mille choses, remarque Maude Guérin. «*Qui est-on quand on aime? C'est quoi, un véritable amour? À partir de quel moment commence-t-il à mourir? Comment peut-on passer de l'amour à la haine quand on a tant aimé?*» C'est un texte aussi qui refuse de s'éteindre, croit Christian Bégin. «*C'est la pièce qui me suit le plus dans mon quotidien, partout où je vais, elle m'habite, me trouble. On porte tous des histoires d'amour et de rupture, et celle-ci a une résonance vraiment toute particulière. C'est sans doute la partition la plus exigeante que j'ai eue à jouer.*»

Les personnages d'Audrey et de Stan proposent à cet égard deux partitions très différentes d'une même fiction amoureuse qui se délite. «*Stan veut justifier son départ et, pour cela, il choisit de dénaturer leur amour. Mais elle, elle refuse de le laisser faire en lui renvoyant toute la force de cet amour, sa violence, sa passion*», raconte Maude Guérin. Si c'est Stan qui lance la bombe, c'est la réponse d'Audrey, avec toute son authenticité, qui reste la plus dévastatrice, poursuit Christian Bégin. «*Sa réponse à elle l'oblige à prendre conscience de ce qu'il vient de dire, du caractère définitif du geste qu'il vient de poser. Et il n'y a rien de plus terrible.*»

S'il est vrai qu'il y a quelque chose de terrible dans cette réponse, il s'y trouve aussi une grande beauté, nuance Christian Vézina. «*Audrey se fait passer dessus par un bulldozer, mais quand elle se relève, elle est plus forte. Elle n'est pas animée par la vengeance, elle est seulement une femme qui aime encore, authentique, incarnée dans cet amour.*» Chez Stan, c'est la tête qui parle, alors que chez Audrey, c'est le cœur qui répond et qui parle le plus fort, opine Maude Guérin, qui voit dans sa partition à elle «*un vrai chant d'amour.*»

Depuis Paris, Pascal Rambert ne renierait sans doute pas cette lecture, lui qui a déjà confié aux *Inrocks* avoir, dans ce texte, «*tout fait pour [se] placer dans ce qu'il ressent comme la vérité des choses: quitter n'est pas ne plus aimer, c'est aimer d'une manière différente dans un nouveau temps.*»

Le Devoir

## CLÔTURE DE L'AMOUR

Une production du Théâtre de Quat'sous, du 11 novembre au 6 décembre 2013.

## HUMOUR

## Sur la face B de Louis-José Houde

L'humoriste a rassemblé 90 minutes d'anecdotes et de grands délires inédits sur un DVD de pure débandade

Avant même de plonger sur *Les heures verticales*, l'humoriste Louis-José mitonnait *Le show caché 2*, sorte de «*face B*» de son troisième spectacle. Après l'avoir servi à un échantillon de spectateurs l'an dernier, il profite de la mi-temps de sa tournée pour le sortir en DVD, nous révélant un aspect de lui plus *Le temps d'une paix* que *The Social Network*.

ÉMILIE FOLIE-BOIVIN

Sur la pochette de son nouveau DVD du *Show caché 2*, Louis-José Houde explique qu'il avait trois semaines de vacances, pendant le temps des Fêtes 2012, et que, tant qu'à avoir des loisirs, il était beaucoup plus simple de faire un spectacle. Un autre spectacle, tout neuf, avec des gags inédits, tiens. Après, il s'étonne que tout le monde l'imagine comme un hyperactif. Mais non.

«*Ma vie, c'est Le temps d'une paix — C'est une série que j'adore. Je lis beaucoup, beaucoup; je fais du snowboard tout seul pendant mes journées off. That's it. J'ai besoin de beaucoup de tranquillité dans ma vie*», dit l'humoriste. S'il n'a pas un grand appétit pour la châtaigne de son consommé de volaille, qu'il repousse de la cuillère, il en a un insatiable pour le *stand-up* comique. Ce qui explique cette double carrière, triple même si on compte son spectacle pour le public français. Un show «*pas de titre*», rempli des «*succès-souvenirs*» pigés dans les archives de tous ses spectacles, jusqu'aux gags des éditions de l'ADISQ. L'année prochaine, après les 400 représentations des *Heures verticales*, il voudrait même tâter du *stand-up* chez les Anglos, de façon anonyme; ça l'intrigue.

«*Le stand-up... souvent c'est comme un show acoustique d'humour. Il y a quelque chose de plus organique, et tu peux plus déconner. C'est l'un.*» Tu peux davantage être toi-même? «*Oui.*» Sans la moindre hésitation. «*Je suis moi-même dans Les heures verticales, là, mais après 200 fois, ça devient davantage un solo de théâtre. C'est correct, tu ris au pied carré en estie. J'aime faire des shows concis, efficaces, je ne veux pas qu'il y ait de temps morts. Mais j'ai moins l'impression que c'est une conversation avec le public.*» En cabaret, c'est même de la pure débandade, comme il le montre dans les extras du DVD, et ça lui permet de renouer avec des réflexes d'impro des bars, réflexes qu'il n'a pas perdus après une décennie de sages grandes salles.

## Techno-tweet

Pas plus techno que les autres, Louis-José est un adepte du papier, il les préfère même aux écrans lumineux. Un compte Twitter envoie peut-être



Louis-José Houde pourrait tâter du *stand-up* chez les Anglos l'an prochain, de façon anonyme.

«*Ma vie, c'est Le temps d'une paix — c'est une série que j'adore. Je lis beaucoup beaucoup, je fais du snowboard tout seul pendant mes journées off. That's it. J'ai besoin de beaucoup de tranquillité dans ma vie*»

Louis-Josée Houde

des messages en 140 caractères dans le cyberspace à son nom pendant — et seulement — les éditions des galas de l'ADISQ qu'il anime, mais Louis-José se tient loin de l'outil de microblogage. Et pas la peine de le convaincre.

«*C't'assez, là. Je m'en câlisse de connecter. Je fais déjà quatre shows par semaine. C'est exigeant. Je signe des autographes jusqu'à minuit après mes spectacles; ça, c'est dans mes gênes, j'ai commencé à faire ça à 22 ans. J'ai même la rétine brûlée par les flashes de photo! Mais c'est clair que Twitter n'est pas bon pour ma santé!*» Arrivé dans le paysage juste avant que se déploient les réseaux sociaux, l'humoriste reconnaît l'avoir échappé belle. S'il était un jeune humoriste de 22 ans aujourd'hui, nul doute qu'il n'aurait d'autre choix que de piger pas dans l'actualité son inspiration. «*Ca n'a jamais été ma grande force, d'une part. Mais j'aimerais que mes affaires soient encore agréables à écouter dans dix ans.*»

Durer reste néanmoins un défi de tous les instants, et il le sait. «*Monter, ce n'est pas si compliqué. Une fois que le monde s'intéresse à toi, l'engrenage est parti et tu deviens la "saveur du mois". Je trouve que le meilleur d'Yvon Deschamps a été fait dans la dernière phase de sa carrière, dans les années 1990. C'est ça, mon rêve. Être tout blanc et faire encore rire à 65 ans.*»

Le Devoir

LE SHOW CACHÉ 2  
DVD complété d'un CD, en vente en magasin et sur iTunes.

USINE ©  
USINE-C.COM 514 521-4493

VARIATIONS POUR UNE DÉCHÉANCE ANNONCÉE

D'APRÈS LA CÉRISIERE D'A.P. TCHERKHOV

AVEC DOMINIQUE QUESNEL, PHILIPPE COUSINEAU, STÉPHANIE CARDI, ANDRÉANE LECLERC, MARIE-LAURENCE MOREAU, MARC-ANDRÉ GOULET, GILLES PROVOST ET ARNO LEMAY

ANGELA KONRAD / COMPAGNIE LA FABRIK

06 > 16 NOVEMBRE

NEDERLAND/  
NOUVELLES SCÈNES  
DES PAYS-BAS

NE MANQUEZ PAS CE VOYAGE INÉDIT AU CŒUR DE LA SCÈNE CONTEMPORAINE NÉERLANDAISE!

18 > 23 NOVEMBRE

UNITED-C  
ANN VAN DEN BROEK  
ROB VAN RIJSWIJK & JERDEN STRUIJBS  
LEONARD & JERDEN  
JAN MARTENS  
DOODPAARD

INVITÉ D'HONNEUR  
TVO VAN HOFVE

AVEC LE SOUTIEN DE PERFORMING ARTS FUND NL, DE L'AMBASSADE DES PAYS-BAS AU CANADA ET DU CONSEIL DES ARTS ET DES LETTRES DU QUÉBEC.

## CULTURE › TÉLÉVISION

## De La famille Plouffe aux Bougon

Une critique féroce du téléroman comme miroir déformant de la société québécoise

STÉPHANE  
BAILLARGEON

Oui, bien sûr, la télévision québécoise multiplie les fictions de qualité. Félicitations pour 19-2. Bravo pour *Unité 9*. On en veut plus, du *Gentleman*. Tout le monde, ou presque, parle d'un nouvel âge d'or de la série, ailleurs comme ici. Merci.

Sur ce arrive Renée Legris, professeure titulaire de l'UQAM, spécialiste en histoire du théâtre radiophonique et télévisé. La trouble-fête théorique de première classe vient de publier une synthèse intitulée *Le téléroman québécois* (Septentrion) où, tout en reconnaissant la valeur esthétique indéniable de productions passées et récentes, elle ose analyser ce que disent ces œuvres de nous.

## Nous, les postmodernes

Ce qui donne par exemple ceci, tiré de la page 102: «*Dans les téléromans historiques, l'écriture favorise un art qui fascine et interpelle le téléspectateur, tant par la qualité de ses contenus que par la pertinence sociopolitique et économique de sa mise en discours. Et dans le prolongement de ces visions du monde, façonnées par l'idéologie de la modernité transformée en idéologie postmoderne, quelques téléromans [...] conservent un regard critique sur les comportements familiaux et sociaux, tels Le monde de Charlotte (2002-2004), Fred-dy (2003), Emma (2003), alors que les situations dans Mon meilleur ennemi ou Rumeurs, Tout sur moi et C.A. se prêtent à un individualisme qui favorise l'éclatement des relations humaines — amoureuses ou professionnelles — par la négation de l'autre ou par son exploitation comme objet, tous des traits de la postmodernité.*»

Voilà le concept central de l'ouvrage savant. M<sup>me</sup> Legris

Le téléroman ou la téléserie, comme *Les Bougon* ou *La famille Plouffe*, sont des créations imaginaires à partir d'un contexte sociologique précis.

puise dans *L'ère du vide* (1983) du Français Gilles Lipovetsky pour caractériser la société postmoderne comme hédoniste et narcissique, en manque de sens et de repères. «*La dimension de la postmodernité est liée, pour moi, à un individualisme exacerbé, résume M<sup>me</sup> Legris en entrevue. Dans la société postmoderne et dans les séries télé de la postmodernité, tout semble permis pour tout le monde, pour tous. On le voit très bien dans Virginia où les jeunes n'ont plus du tout le même*

*rapport à l'autorité, mais aussi aux valeurs en général, l'honnêteté, par exemple, ou un certain contrôle de la sexualité. En postmodernité, la sexualité se détache de la relation d'amour. Elle devient une pure recherche du plaisir physique et cette mutation marque une rupture avec les valeurs traditionnelles.*»

Seulement, pour la professeure québécoise, les fictions télévisuelles ne font pas que refléter une situation sociale. Elles ne sont pas non plus uniquement des miroirs de situations inédites. Le téléroman ou la téléserie tendent en fait un «*miroir déformant*» des réalités.

«*Ce miroir s'appuie sur un fondement dans la réalité mais il ne reproduit pas toute la réalité, dit la spécialiste. Il grossit, il cadre, il fait des choix.*»

Elle donne l'exemple de *La famille Plouffe*, téléroman fondateur entré en ondes, en direct, le 4 novembre 1953, il y a donc tout juste 60 ans cette semaine. La télé de Radio-Canada a alors un peu plus d'un an. Dans le Tout-Montréal, en ratissant dans les foyers des deux langues officielles, on ne peut pas alors trouver beaucoup plus que 10000 postes en

noir et blanc de très basse résolution.

«*Les Plouffe doit faire l'éloge de la famille, dit-elle. On y voit des enfants qui n'en sont plus. Ils sont tous au travail, ils font vivre leurs parents, ils vivent tous à la maison. Déjà, à l'époque, c'est presque irréaliste, même si ça sert le drame. Moi, je dis que ce n'est pas un modèle, ni un reflet: c'est une création imaginaire à partir d'un contexte sociologique précis.*»

## Une perspective morale

Renée Legris ose alors le grand écart analytique avec *Les Bougon*, c'est aussi ça la vie! (2004-2006). Cette autre famille québécoise présente une tout autre vision du monde. L'épisode du furet, ça vous dit quelque chose?

«*C'est comme une sorte de famille dépravée, avec des personnages allant dans tous les sens, dit M<sup>me</sup> Legris. Là aussi il y a une charge dramatique très forte. Les Bougon, c'est la représentation de gens pauvres qui veulent s'enrichir en prenant tous les moyens pour y arriver, jusqu'à l'exhibitionnisme sexuel reproduit par les enfants. C'est admirablement bien traité, et en même temps il y a*



Gentleman met en vedette Michel Barrette et David Boutin.



PHOTOS RADIO-CANADA

*une sorte de violence derrière cette production qui me la rend assez pénible à voir.*»

L'ouvrage touffu multiplie les exemples et les analyses. L'étude décortique par exemple finement l'image des milieux urbains et régionaux dans les téléromans, les figures masculines marquantes, les rôles féminins types, mais aussi la place de l'Amérindien ou le portrait de l'ecclésiastique. Chaque fois, il s'agit de montrer comment la culture de mort et de violence, de l'hédonisme et du fétichisme sexuel devient de plus en plus prégnante.

Avec ce genre de positions éthiques ou normatives assumées, la professeure Legris tranche avec à peu près tout ce qui se publie sur la télévision québécoise actuelle. Le consensus universitaire ou journalistique se forge plutôt autour d'une perspective hagiographique où s'entremêlent la célébration des qualités narratives et esthétiques des productions actuelles (l'âge d'or et l'âge d'art), une obsession assumée pour les cotes d'écoute faramineuses et la volonté démiurgique de faire de la télévision un des pivots de l'identité

québécoise. Il faut gratter du côté de la revue *Argument* par exemple pour trouver quelques rares analyses critiques par rapport à la télévision québécoise francophone et ce qu'elle dit de nous.

«*Une société sans normes, totalement éclatée, me semble très problématique, dit finalement la professeure. La télévision nationale donne à voir cette société. [...] J'ai tenté de construire une analyse qui développe un regard critique sur le téléroman. On peut ne pas être d'accord. On peut au moins reconnaître la transformation exposée. Dans les œuvres comme Cormoran ou Le parc des Braves, des personnages s'interrogent sur leurs choix et ils mettent en question les valeurs. Maintenant, souvent, cette question des valeurs ne se pose même plus. Dans Les Bougon, aucun personnage ne se pose la question de savoir si ce qu'il fait est recevable socialement ou moralement. Il y a là un problème moral. Le mot semble presque tabou maintenant, mais si on exclut totalement cette dimension, il vient à manquer quelque chose d'essentiel.*»

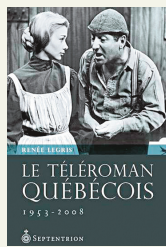
Le Devoir

## De la langue dans les téléromans

«*De quelle culture les téléromans témoignent-ils? Sous prétexte de mimer le réel et de ressembler à l'Amérique, cette langue fait souvent état d'une détérioration culturelle dont les téléromans sont les témoins depuis plusieurs décennies. Malgré les efforts historiques pour sauvegarder la qualité de la langue française depuis la fondation de la Nouvelle-France — ces faits d'éclat de notre histoire —, la rupture dont témoignent les téléromans s'amplifie. [...] La pauvreté de la langue ne se résorbe pas. En*

*moins de trois répliques d'un téléroman, l'inculture, l'anglicisation ou le laisser-aller linguistique risquent à force de répétition de tout annihiler... Les auteurs et les promoteurs de cette langue appauvrie et bâtarde, "hors d'usage et de l'usage", violente même, sont-ils conscients des valeurs symboliques d'irrespect et de mépris de la nation et du peuple québécois qui s'y expriment?»*

Renée Legris, *Le téléroman québécois, 1953-2008*, Septentrion, p. 278.



**DanseCité**  
la trace des créateurs

Sarah Bild  
Traces-Chorégraphes

**PLUS VRAI**

Chorégraphe Sarah Bild Interprètes Sara Hanley, Alexandre Parenteau et Isabelle Poirier Compositeur Martin Tétreault Scénographe Lars Rosing Éclairages Paul Chambers Costumes Angela Rassenti Conseillère artistique Christine Charles

20 au 23 novembre 2013 à 20 h

Théâtre Rouge du Conservatoire  
4750, avenue Henri-Julien Laurier ou Mont-Royal  
Billetterie du Conservatoire 514.873.4031 poste 313  
Billetterie Articulée 514.844.2172 / danse-cite.org

Conservatoire de musique et d'art dramatique Québec

LE DEVOIR

LA VEILLÉE présente

Et toi, c'est quoi ton oxygène?

**OXYGÈNE DE IVAN VIRIPAEV**

19 NOV. > 14 DÉC.

MISE EN SCÈNE  
**Christian LAPOINTE**

AVEC  
**Ève Pressault**  
et **Éric Robidoux**

CONCEPTEURS  
**Généviève Lizotte**  
**Martin Sirois**  
et **Christian Lapointe**

THÉÂTRE  
**PROSPERO**

BILLETTERIE 514.526.6582  
RÉSEAU ADMISSION 1.855.790.1245  
WWW.THEATREPROSPERO.COM

**tu é moi**

TEXTE DE MARCO COLLIN MISE EN SCÈNE DE YVES SIOU DURAND

DU 13 AU 30 NOVEMBRE 2013  
AVANT-PREMIÈRE MERCREDI 13 NOVEMBRE 20H (TARIF 2 POUR 1)  
JEUDIS ET VENDREDIS 20 H + SAMEDIS 16 H

AUX ATELIERS JEAN-BRILLANT  
661 ROSE DE LIMA, MONTRÉAL  
5 MIN À PIED DU LIONEL-GROULX

BILLETS 514 692-3304  
ondinnok\_adm@bellnet.ca | 25 \$ RÉG. + 20 \$ ÉT.

UNE PRODUCTION D'ONDINOK  
ONDINOK.ORG

## CULTURE › DANSE

## Joe pour tous

L'œuvre phare de Jean-Pierre Perreault revit à travers le grand public

FRÉDÉRIQUE DOYON

Trente ans après sa création, *Joe*, l'œuvre phare de feu Jean-Pierre Perreault, investit littéralement le corps social qu'elle met en scène avec tant d'éloquence. *Vivre Joe* réunit ces jours-ci une trentaine de participants du grand public dans un atelier bien particulier.

Ils y apprennent un fragment de la chorégraphie mythique, reconnaissable aux longs manteaux, aux bottes et aux chapeaux identiques portés par une masse de 32 danseurs. La petite présentation publique de ce dimanche est suivie de la projection du film *Joe*, gracieuseté de Radio-Canada.

« C'est pour sensibiliser tout le monde au répertoire [québécois en général, celui de Perreault en particulier] et surtout pour le faire vivre autrement », explique Ginelle Chagnon, répétitrice et assistante du chorégraphe pendant plusieurs années.

Celle qui a déjà donné des ateliers aux non-danseurs présentait qu'il y avait là une manière de redonner vie au répertoire chorégraphique, de faire éclater les murs de l'intangible qui pèsent plus particulièrement sur l'art éphémère de la danse. « *Le répertoire, il est réel. Ce n'est pas parce que la danse est éphémère qu'elle n'existe pas. Elle existe dans le corps des danseurs, mais elle peut vivre autrement aussi* », croit celle qui est maintenant vice-présidente de la Fondation Jean-Pierre-Perreault (FJPP).

Sa collaboration artistique est devenue un « mandat à vie », alors que la FJPP s'oc-



Vivre Joe réunit une trentaine de participants du grand public dans un atelier bien particulier.

ANDRÉ THIBERT



## Tous des Joe

Créé en 1983 avec 24 étudiants, puis en 1984 pour les danseurs professionnels, *Joe* a connu cinq reprises impliquant jusqu'à 32 danseurs, sans compter la tournée internationale qui a suivi le décès de son chorégraphe Jean-Pierre Perreault, en 2004.

La pièce naît au moment où il crée sa compagnie, la Fondation Jean-Pierre-Perreault, après avoir dansé (et codirigé) au Groupe de la Place Royale. Livré entièrement au son des bottes martelant le sol, *Joe* marque sa vision du groupe social, dont les individus tentent vainement de se démarquer, de se libérer. Une vision qui n'empêche pas Perreault de trouver chaque Joe « différent, [...] aucun d'eux n'est anonyme [...] parce que leur âme ne peut être éradiquée », confiait-il dans une entrevue en 1994.

PHOTO: ROBERT ETCHEVERRY

cupe de garder vivants l'héritage de Perreault et le répertoire chorégraphique québécois en général. Pour ce faire, elle et son équipe ont conçu des boîtes chorégraphiques pour certaines œuvres de Perreault et deux autres pour Paul-André Fortier. La reprise de *Duo pour corps et instru-*

ment de Danièle Desnoyers à l'hiver sera l'occasion d'en signer une nouvelle.

« C'est essentiellement la création de documents qui parlent de la production et de création de la pièce [en vue de leur reprise]. Ça prend des vidéos, des photos, un cahier de scénarisation qui décrit la

pièce en images et en mots, en schémas, des plans de lumière, les musiques, une fiche de costume », décrit-elle.

## Œuvre d'appropriation

Mais *Vivre Joe* marque un virage dans le mode de transmission. « Je me disais que ce serait chouette de voir ce qu'un non-danseur peut expérimenter dans son propre corps à travers le répertoire. Pour qu'ensuite, quand il pense au répertoire, ça lui appartienne un peu », raconte-t-elle.

Francine Bernier, directrice de l'Agora de la danse, a tout de suite pensé à *Joe* pour l'atelier public.

A l'ère de la participation culturelle, l'idée a séduit. Sur-tout que l'œuvre de Perreault s'y prête naturellement, le chorégraphe ayant lui-même fait appel à des gens de théâtre et à des non-danseurs pour danser ses œuvres. L'atelier, conçu pour 30 participants, s'est vite rempli qu'un autre s'est ouvert pour février 2014, déjà complet lui aussi.

« C'est une nouvelle façon de faire qui est très touchante pour moi. Il ne s'agit pas de monter

un spectacle, mais de partager ce savoir-là avec des gens et de les amener sur la route par eux-mêmes. »

« Ginelle nous transmet l'univers de Jean-Pierre Perreault, corrobore Judith Marchessault, 49 ans, infirmière-chef en soins palliatifs qui s'est embarquée dans l'aventure comme participante. Elle nous dit comment les danseurs ont contribué à la pièce, nous raconte des anecdotes. » Comme celle du pied fort du chorégraphe, cette « jambe de terre » qui s'inscrit fortement dans son esthétique parce qu'il a souffert de polio étant enfant.

## Costume social

Les 28 participants à cette première mouture ont été invités à fouiller leur garde-robe en quête de chapeaux, de manteaux, de vestons, de cravates et de bottes. La Fondation Jean-Pierre Perreault complète le costume qui fait partie de la « signature esthétique » de cette œuvre.

« Le corps ne réagit pas de la même manière avec un chapeau sur la tête, un manteau lourd et des bottines; ça donne

un poids au bout des jambes », explique M<sup>me</sup> Chagnon. Un costume qui, jumelé à la masse de danseurs, noie l'individu dans le groupe.

« On se sent beaucoup être ensemble », confirme Judith Marchessault. « On doit vraiment être à l'écoute les uns des autres, pour faire glisser les pas en même temps. »

Ginelle Chagnon a sélectionné les séquences de la pièce qui s'apprennent le plus facilement, dont elle fera un montage, plutôt que d'isoler un segment continu.

« *Vivre Joe est un test, pour voir jusqu'où on peut aller avec cette approche* », dit-elle.

Et ça promet puisque l'infirmière, pourtant intimidée au départ — « je me demandais si j'allais être capable, si j'allais faire une folle de moi » —, n'a pas encore fini ce premier atelier qu'elle formule déjà le souhait d'apprendre « un autre petit bout » de *Joe*.

Le Devoir

**D** Voir Un extrait de *Joe*, à sa création, en 1984. [ledevoir.com/culture/danse](http://ledevoir.com/culture/danse)

En ouverture  
de la 35<sup>e</sup> édition  
du Festival

ALAIN  
LEFÈVRE

CÉLÈBRE L'héritage de Gershwin  
AVEC L'OSM

Chef d'orchestre : Jean-François Rivest  
Musiciens invités : Michel Donato et Paul Brochu

Rhapsody in Blue, Cuban Overture et  
Concerto en Fa, de George Gershwin

Symphonic Dances, de la comédie  
musicale West Side Story, de Leonard Bernstein

Philip Black Blue, Cool Cole, Ville Émard la Belle  
et Dis-moi tout, d'Alain Lefèvre

JEUDI 26 JUIN 2014 • 20 h  
Maison symphonique de Montréal

TD  
présente le  
FESTIVAL  
INTERNATIONAL  
DE JAZZ  
DE MONTRÉAL  
en collaboration avec  
RioTintoAlcan

30<sup>e</sup>  
SAISON  
À QUÉBEC

LES  
VIOLONS  
DU ROY

LA CHAPELLE  
DE QUÉBEC  
BERNARD LABADIE

SAISON  
2013.2014

Deux œuvres  
de Haydn  
encore jamais  
interprétées  
par l'orchestre  
et le chœur  
avec quatre  
magnifiques  
solistes.

LA CHAPELLE DE QUÉBEC  
CHANTE HAYDN

Jeudi 14 novembre à 14 h et vendredi 15 novembre à 20 h

Palais Montcalm

Samedi 16 novembre à 19 h 30

Maison symphonique de Montréal

Bernard Labadie, chef / Héléne Guilmette, soprano  
Julie Boulianne, mezzo-soprano / Frédéric Antoun, ténor  
Tyler Duncan, baryton / avec La Chapelle de Québec

• Te Deum, Hob. XXIIIc : 2  
• Symphonie n° 85 en si bémol majeur « La Reine »  
• Messe en si bémol majeur, Hob. XXII : 12 Theresienmesse

PALAIS  
M( )NTCALM  
maison de la musique  
418 641-6040 / 1 877 641-6040

ABONNEZ-VOUS! 20% DE RÉDUCTION

PARTENAIRE DE SAISON À QUÉBEC

PARTENAIRE DE SAISON À MONTRÉAL

Hydro  
Québec

La Capitale  
Groupe financier

LE DEVOIR

laplacedesarts.com  
514 842 2112 / 1 866 842 2112

VIOLONSDUROY.COM

laplacedesarts.com  
514 842 2112 / 1 866 842 2112

montreajazzfest.com

info jazz  
LA PRESSE+  
514 871-1881  
1 85jazzfest

OSM  
ORCHESTRE  
SYMPHONIQUE  
DE MONTRÉAL  
Présenté par  
Hydro  
Québec

SPECTRA

## CULTURE › CIRQUE



PHILIPPE LAROCQUE

Avec sa neuvième création, le Cirque Éloize présente un spectacle où se côtoient les univers du cirque, du théâtre et de la danse.

## La folie contaminante de Cirkopolis

ÉMILIE FOLIE-BOIVIN

L'identité est un thème cher au Cirque Éloize. Après l'avoir exploré sous l'angle de l'appartenance à un clan dans le très urbain *iD*, l'attendu *Cirkopolis*, neuvième création de la troupe, vient pousser le questionnement identitaire avec l'émancipation du bureaucrate étouffant dans l'austère milieu administratif.

« Trop souvent, on passe notre vie à essayer d'être quelqu'un d'autre ou d'être dans une situation qui n'est pas tout à fait ce qu'on aurait voulu, et on veut se permettre de rêver », explique Jeannot Painchaud, directeur artistique du Cirque Éloize et metteur en scène sur cette production qui fera cette semaine la première montréalaise après une tournée qui a commencé l'an dernier à guichets fermés à Helsinki. « Ça semble très sérieux tout ça, mais il y a des images fortes, et l'idée de rire et de s'évader est très présente dans Cirkopolis. C'est du cirque, tout de même! »

Campé dans une ville-usine aux airs d'avant-guerre qui broie toute individualité, ce conte met en scène pour la première fois un personnage principal (plutôt qu'un groupe) cherchant à contaminer la monotonie de son environnement par sa folie et

celle de onze autres acrobates interprètes.

« Il y a un univers un peu totalitariste », ajoute l'artiste, qui s'est inspiré du cinéma de Fritz Lang (*Metropolis*) et de Terry Gilliam (*Brazil*) ainsi que de 1984 de George Orwell et de Kafka.

La mise en scène de ce nouveau chapitre du cycle cirque-danse-théâtre qu'a entamé Éloize avec *iD* en 2009 est cosignée par M. Painchaud et le hardi chorégraphe Dave Saint-Pierre (*La pornographie des âmes, Un peu de tendresse bordel de merde*). Un Dave qu'on n'a pas l'habitude de voir, mais dont on reconnaît la signature, assure M. Painchaud, qui se l'est adjoint pour sa folie et son dynamisme. « J'avais envie d'avoir une signature forte, et Dave a cette capacité d'amener beaucoup de puissance sur scène. On remarque souvent des choses plus clichées de lui, mais il a une profonde poésie qui apporte toujours un angle différent sur les choses. »

## Transgression

Pour quelques jours, le Cirque Éloize dépose ses valises à la Place des Arts pour une quatrième fois. Les deux renouent pour leurs anniversaires respectifs: le jubilé pour la PdA et l'entrée dans la vingtaine pour Éloize.

Il en a parcouru, du chemin, depuis sa naissance dans la chaleur des îles de la Madeleine en 1993. Plus de 440 villes plus

tard, il mettra cette année les pieds sur un continent qu'il n'avait toujours pas exploré. En compagnie de ses acrobates de différentes nationalités, choisis selon les destinations visitées, la troupe s'arrêtera à Johannesburg, en Afrique du Sud. Alors qu'Éloize s'était concentré depuis quatre ans sur une Europe que la crise économique fait tourner au ralenti, la prochaine année marquera aussi un retour en force aux États-Unis.

« À nos débuts, se rappelle le directeur artistique, on nous appelait *The Circus in a Suitcase*, parce que le cirque en salle, ça n'existait pas. Éloize était parmi les pionniers à proposer des spectacles en salle alliant cirque, théâtralité et musique. Transgresser les codes traditionnels pour créer une nouvelle forme d'art et aller à la rencontre d'un public différent était déjà au cœur de notre travail. »

Et ce mouvement n'est pas près de s'arrêter, car d'ici à ce qu'Éloize souffle vingt autres bougies, Jeannot Painchaud anticipe que cette « rencontre » en-

tre le spectateur et l'artiste sera plus organique. Avec l'accès aux technologies, le spectateur ne se contente plus de la simple proximité avec l'artiste sur scène, il recherche une authenticité et un contact privilégié. « Les gens ne veulent plus seulement voir un spectacle. À l'ère de YouTube, il y a un intérêt pour l'artiste et sa vie personnelle. Les gens veulent savoir ce qu'il mange et ce qu'il fait dans la vie. Ils ont besoin de cette intimité avec lui. [En cherchant des façons de créer ce type de rencontre] on peut facilement se dénaturer et perdre son identité. Cette chose-là est fragile. Et on n'a pas fini de l'explorer. »

Le Devoir

**CIRKOPOLIS**  
Cirque Éloize  
Au théâtre Maisonnette  
de la Place des Arts,  
du 13 au 30 novembre.

**D Voir** Des extraits de Cirkopolis. [ledevoir.com/culture/cirque](http://ledevoir.com/culture/cirque)

## FALSTAFF

SUITE DE LA PAGE E 1

Munich, 2009:  
le partenaire idéal

Munich: une mise en scène à oublier et des costumes hors sujet. « On était habillés en Écosse sur un plateau gris qui tournait. » Mais Marie-Nicole Lemieux rencontre « son » Falstaff, qui va devenir son complice: Ambrogio Maestri à Vienne, à Londres, à Milan et à Paris.

## Paris, 2010: le chef rêvé

Reprise de la production du Théâtre des Champs-Élysées et rencontre avec le chef Daniele Gatti. « J'ai chanté deux Falstaff avec lui et ce sont les plus beaux musicalement, les plus stimulants par leur amour du théâtre et la conscience de la rythmique théâtrale. J'écoutais l'orchestre et je riais... » Marie-Nicole Lemieux n'évoque pas spontanément de souvenirs particuliers attachés aux productions de l'Opéra de Vienne, en 2011 et de l'Opéra de Paris, en 2013.

L'entente Gatti-Carsen est parfaite: « Ils allaient très loin dans le théâtre. Quand j'allais voir Falstaff pour lui annoncer l'heure de son rendez-vous galant, je chantais en mettant mon rouge à lèvres et en reprenant la voix de Marilyn: ça riait à Covent Garden! »

## Milan, 2013: le temple du beau chant

La mise en scène de Robert Carsen s'exporte à Milan, avant New York (nous la verrons dans les cinémas en direct du Met le 14 décembre). Choc des cultures: fini le théâtre et place à l'orthodoxie vocale. « Marilyn, à la Scala, ça ne passe pas: les inflexions de voix ne sont pas tolérées. Il faut toujours garder une belle voix, même dans les effets. »

## Et Montréal?

La production montréalaise peut-elle apporter une nouveauté après cela? « Ce sera ma première production en costumes d'époque et ça me réjouit! »

Le Devoir

## FALSTAFF

À la salle Wilfrid-Pelletier les 9, 12, 14 et 16 novembre à 19h30. Avec Oleg Bryjak, Gregory Dahl, Marie-Nicole Lemieux, Gianna Corbisiero, Aline Kutan, Lauren Segal, Antonio Figueroa... Direction: Daniele Callegari. Mise en scène: David Gately.

**D Voir** Marie-Nicole Lemieux et Christopher Purves dans Falstaff. [ledevoir.com/culture/musique](http://ledevoir.com/culture/musique)

XX<sup>e</sup> CONCERT GALA  
Les Jeunes Ambassadeurs Lyriques

Un après-midi inoubliable à passer avec 28 solistes d'opéra de 11 pays et le Choeur classique de Montréal de 90 membres interpréteront les plus belles pages du répertoire d'opéra.

Dimanche 10 novembre 14h30  
Salle Bourgie du Musée des Beaux-arts de Montréal

Billets au tarif régulier : 35\$  
Tarifs réduits pour les étudiants et aux membres du MBAM  
(concerts et réception : 100 \$)

Renseignements et réservations : (514) 684-7287  
THÉÂTREL20@GMAIL.COM

Billetterie : 514-285-2000 #429  
en ligne : [ebillet.mbam.qc.ca](http://ebillet.mbam.qc.ca)  
[www.sallebourgje.ca](http://www.sallebourgje.ca)

Salle Bourgie 2013/2014  
La Fondation Arte Musica présente

Concerts lien avec la 74<sup>e</sup> édition du Concours OSM Standard Life

MERCREDI 13 NOVEMBRE \ 18h30  
**MUSICIENS DE L'OSM**  
R. MURRAY SCHAFER *Theseus*, pour harpe et quatuor à cordes  
MENDELSSOHN Octour en *mi* bémol majeur

MARDI 19 NOVEMBRE \ 19h30  
**XAVIER DE MAISTRE HARPE**  
Un récital unique!  
La harpe comme vous ne l'avez jamais entendue.  
FAURÉ, LISZT, MOZART, PESCECCI, SMETANA

VENREDI 22 NOVEMBRE \ 20h  
**HOMMAGE À BENJAMIN BRITTEN**  
Pour souligner le 100<sup>e</sup> anniversaire de la naissance de Benjamin Britten (1913-1976). Cent ans jour pour jour!  
Chœur de l'église St. Andrew et St. Paul  
Les chambristes de la Fondation Arte Musica

Billets : 18,75\$ à 35\$ ttc  
[sallebourgje.ca](http://sallebourgje.ca) \ 514-285-2000, option 4

MUSÉE DES BEAUX-ARTS MONTRÉAL FONDATION ARTE MUSICA Présenté par TD

200<sup>e</sup> VERDI  
**FALSTAFF**  
9/12/14/16 NOVEMBRE 2013  
OPÉRA DE MONTRÉAL  
AVEC MARIE-NICOLE LEMIEUX  
Avec OLEG BRYJAK, MARIE-NICOLE LEMIEUX, ALINE KUTAN, ANTONIO FIGUEROA, GIANNA CORBISIERO, GREGORY DAHL.  
OPERADEMONTRÉAL.COM 514.985.2258  
laplacedesarts.com 514 842 2112 / 1 866 842 2112

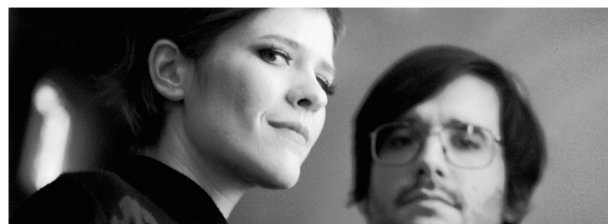
UNE INVITATION DE ((SiriusXM))  
**COUP DE COEUR FRANCOPHONE**  
DU 7 AU 17 NOVEMBRE 2013  
COUPDECOEUR.CA #CCF13

À L'ASTRAL - 9 NOVEMBRE - 20 H

## PENDENTIF



## FORÊT



UNE INVITATION DE ((SiriusXM)) BOREALE fonds radiostar SIMONE RECORDS  
Canada Québec Montréal  
MU+ espace.mu TV5 LE DEVOIR C-ME LA VITRINE.COM  
SOCAN SACEM WBI AKPN

## CULTURE › MUSIQUE

## Travail, rigueur et rébellion

Quand Les Violons du Roy rencontrent Diane Dufresne

PHILIPPE PAPINEAU

Il y a presque sept ans que Diane Dufresne a fait paraître son dernier disque, *Effusions*. C'est qu'elle n'a pas vraiment besoin de courir, ni vraiment de preuves à faire. Tellement que la parution cette semaine d'un disque enregistré en concert avec Les Violons du Roy ne devait même pas exister. «*Le thrill, c'est qu'il est sorti!*», assure Dufresne.

À l'hiver 2012, Diane Dufresne est montée sur scène à onze reprises pour interpréter avec Les Violons du Roy des chansons d'*Effusions*, mais aussi quelques classiques de son répertoire ainsi que des pièces de Brel, de Jonasz, de Bashung — étonnante *Madame rêve* — et de Zazie. Aux commandes de l'aventure, le chef Simon Leclerc a raffiné le mélange entre la pop et le classique, lui qui s'est déjà fait les dents avec Rufus Wainwright, Simple Plan, Vincent Vallières et Mes Aïeux, pour ne nommer que ceux-là.

Ce que Diane Dufresne ne savait pas, c'est que son fidèle preneur de son, Toby Gendron, avait tout enregistré. Les onze soirs, toutes les chansons. Son équipe y a vu du potentiel. «*Bon, j'ai écouté, grognon, et c'est vrai, c'était*

ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR  
Jadis extravagante parmi les extravagantes, Diane Dufresne reste colorée, mais chante autrement.

*bien, même pour le public qui a vu le spectacle*», a-t-elle expliqué au *Devoir* plus tôt cette semaine, installée avec son équipe dans un des salons du Ritz Carlton.

À première vue un peu circonspecte au sujet de son disque, Dufresne s'emballa au fil de la discussion, visiblement fière de ce concert qui

lui a demandé beaucoup de travail et qui a pratiquement été rodé le jour de la première, devant public. «*On s'est lancés, ou plutôt pitchés! rigole-t-elle. Tu ne le répètes jamais, ton spectacle; tu arrives, tu es sur la scène et tu le fais. Il y avait quand même trois changements de costumes en plus, c'était assez rough and tough.*»

On se dit alors qu'aucune chanson faite le premier soir n'a trouvé sa place sur le disque, mais Diane Dufresne nous arrête. «*Justement, la surprise c'est qu'il nous reste beaucoup de chansons du premier spectacle, c'étaient les meilleures. Parce qu'il faut que tu te donnes entièrement, il faut que tu te livres, il faut que tu te dé-*

*fonces. Même chose quand on a joué à l'église [Sainte-Rose], c'a fait une différence, il y avait une autre discipline. Quand il y a une rigueur supplémentaire, tu crois que ça va être un moins, mais quelque part c'est un plus.*»

## Plus douce ou plus rebelle?

Maintenant âgée de 69 ans, l'interprète de *Tiens-toé ben, j'arrive!* et du *Parc Belmont* ne se démène plus autant, c'est bien normal, et doit s'adapter au fait de vieillir. Sur ce disque, par exemple, on apprécie son chant plus grave, plus mélodieux, moins criard. «*En vieillissant, la voix descend, comme le reste! Non mais c'est vrai, c'est comme ça. Et avant, il fallait chanter haut pour chanter bien. Il y avait Monique Leyrac, Pauline Julien... Bon, Juliette Gréco avait une voix grave, mais je cherchais l'énergie aussi. Tu veux aller au bout de ta voix. Il fallait crier, y'a personne qui criait. Et je chantais les seins nus, mais pas seulement pour enlever le truc, c'était pour dire: tiens, c'est fait. Maintenant, quand tu regardes Lady Gaga, Madonna, ça montre leurs fesses, ça montre leur peau... C'est des époques.*»

Jadis extravagante parmi les extravagantes, Dufresne reste colorée, mais chante autrement, autre chose aussi, évo-

## Faire le vide

Pas très emballée par le monde dans lequel on vit aujourd'hui, Diane Dufresne veut prendre une pause avant d'écrire de nouvelles chansons. Plus de spectacles ou d'engagements. «*Là, il faut que je me détende, sinon, avec l'actualité, la politique, je suis vraiment en calvaire, et je ne peux pas écrire comme ça. Ça me prend une détente de quelques mois, je veux voyager. Je vais écrire tous les jours, je trouverai bien. Il faut faire du neuf, c'est le neuf qui me motive.*»

quant entre autres la mort sur *Est-ce que je retrouverai ma douce*. C'est donc la fin de la rebelle? «*Le défi, c'est de vieillir. Mais je suis encore plus rockeuse, je dis plus aux gens ce que je pense, j'ai moins de temps à perdre. En vieillissant, tu ne perds pas ton tempérament. Je suis dangereusement rebelle!*»

Le Devoir

D Écouter · La pièce *Madame rêve*. [ledevoir.com/culture/musique](http://ledevoir.com/culture/musique)

14<sup>e</sup> FESTIVAL DU MONDE ARABE

## Lena Chamamyan, l'art de la survivance

YVES BERNARD

Se décrivant comme étant «*moitié Arménienne, moitié Syrienne*», la chanteuse syrienne Lena Chamamyan porte en elle un art de la survie empreint de spiritualité et cette volonté de remettre à son peuple tout l'amour qu'il lui a transmis. Samedi au Théâtre Maisonneuve, elle partage la scène de la soirée *Yamal El Sham* avec Naseer Shamma, Charbel Rouhana, OktoEcho et Nadir Dendoune. *Yamal El Sham*, en guise de salut particulier à la Syrie et d'hommage aux peuples privés de leurs rêves de «*printemps arabe*».

Avant l'entrevue, on nous avise que toute question d'ordre politique sera refusée. Message reçu et respecté, qui n'empêchera pas la Syrie, terre ravagée, de se glisser en toile de fond. «*Je suis démentée à Paris à la fin de 2011, raconte l'artiste. À mon arrivée, je me sentais comme paralysée et je ne comprenais pas ce qui se passait avec moi. Quoi voir? Comment me sentir? J'ai tout perdu comme tous les Syriens. Puis, j'ai découvert que j'avais besoin de me lever pour mon peuple.*»

Elle vient de faire paraître un troisième disque. Les précédents, de même qu'un concert au FMA,

avaient révélé une chanteuse formée dans les règles de l'art classique à Damas, empreinte de musique arménienne et ouverte au jazz oriental ou à la musique latine, avec piano, percussions et cuivres. La voix est douce, délicate, raffinée, porte la mélodie, plane dans les vocalises, se rapproche même parfois du scat, se livre surtout en arabe, mais aussi en arménien et en langue syrienne.

On s'attendait à un nouveau disque plus jazz, mais l'artiste en a décidé autrement. «*Oui, je pensais aller davantage vers le jazz, mais l'album est devenu un miroir de tout ce qui s'est passé depuis trois ans, avec des éléments de tous les styles de musique que j'aime, comme la musique orientale, le jazz ou d'autres sonorités occidentales. Mais ce qui prime, c'est le mélange. Et je joue maintenant la sansula — une nouvelle forme de kalimba. C'est petit, africain, et il en sort une voix magique comme celle d'un ange.*»

La spiritualité est d'ailleurs le point commun de tous ses nouveaux titres. Pour la première fois, Lena Chamamyan les a tous écrits. «*C'était aussi pour moi une façon de trouver mon propre espace et de vaincre l'angoisse face à mes sentiments, mon amour et même ma musique. Auparavant, j'étais entourée de musiciens*

*forts. C'étaient surtout des hommes. J'étais dépendante. À mon arrivée à Paris, j'ai d'abord travaillé avec des musiciens arabes, puis j'ai décidé d'ouvrir à des musiciens français et européens. J'intègre maintenant des femmes, et cela a projeté le son à un autre niveau. J'en rêvais.*»

Et cet art de la survie que le nouveau disque révèle, Lena Chamamyan le tient sans doute du périple du peuple arménien. «*Mais je le reflète sur la culture arabe, ajoute-t-elle. Le disque est à propos de survivre et de chanter la vie depuis l'obscurité. C'est spirituel, mais en même temps, il y a de l'énergie.*» Et le pays au loin? «*Dans le moment, tout le monde se bat et c'est la politique qui parle. Mais la politique ne parle pas, elle tue. Pour moi, l'espoir réside dans l'art. Pour que les gens puissent retrouver leur propre vie.*»

Collaborateur  
Le Devoir

Lena Chamamyan se produit dans le cadre de la soirée *Yamal El Sham* avec Naseer Shamma, Charbel Rouhana, OktoEcho et Nadir Dendoune au Théâtre Maisonneuve, le samedi 9 novembre à 20 h.



FMA

La chanteuse syrienne Lena Chamamyan

## La nouvelle culture du « Printemps arabe » dans l'œil de Joseph Nakhlé

À la demande du *Devoir*, le directeur artistique du FMA Joseph Nakhlé résume l'héritage de la révolte.

«*Oui, on a vu émerger une nouvelle culture avec tous ces artistes qui participent à ce mouvement de révolte. C'est une vague qui a touché toute la jeunesse arabe. Musicalement, c'est un*

*mélange des styles musicaux qui font des vagues dans la jeunesse internationale, mais adapté à la réalité. Comparativement aux artistes engagés qui les ont précédés, ils sont plus marginalisés et, en même temps, ils ont plus de moyens pour communiquer leur musique à travers le Web. Ils furent souvent très impliqués lors du Printemps arabe, mais plusieurs ont peut-être*

*mis un bémol là-dessus parce qu'on ne sait plus qui appuyer. On a vu comment cela a basculé rapidement dans les guerres intestinales. Certains doivent alors s'exiler ou se déplacer. Leur patrie devient le Web. Ils sont à la merci des pouvoirs en place qui changent souvent. Finalement, leurs œuvres se véhiculent plus sur la Toile que sur une scène physique.*»

Du 1<sup>er</sup> au 30 novembre, le Centre Phi présenteRAD HOURANI  
SOUS TOUTES SES COUTURES  
OU 5 ANS DE CRÉATION UNISEXE14 novembre à 21h : PIERRE LAPOINTE,  
concert hors série (première partie: Chris Garneau)29 novembre à 22h : JACQUES GREENE,  
spectacle de clôture (première partie: Mekele)

Aussi en novembre

## Cinéma

11 novembre à 19 h 30, FAT SHAKER  
12 novembre à 19 h 30, NOCHE  
12 novembre à 21 h 15, BLUE JASMINE  
18 novembre à 19 h 30, GABRIELLE

## Spectacles

28 novembre à 20 h, ELISAPIE *Traveling Love Trio*  
30 novembre à 21 h, BOMBINO 1<sup>re</sup> partie: Samito

## CULTURE DE VISU

## Écart critique

Entre l'ici-maintenant et la conservation de la mémoire, Felicity Taylor explore les possibilités d'exposition des œuvres

## LA CONSCIENCE DU RESEAU

Commissaire Felicity Taylor avec projection de deux films de Luis Jacob le 12 novembre de 17 h à 20 h à la galerie SBC et sélection de films sur le site de Vithèque.

NICOLAS MAVRIKAKIS

Voici une exposition qui a des allures d'un défi lancé à la notion conventionnelle d'exposition. Expliquons-nous.

La commissaire (et artiste) Felicity Taylor a imaginé une présentation, intitulée *La conscience du réseau*, en deux parties qui pourront sembler ne pas s'associer si bien l'une avec l'autre. Au premier coup d'œil, ces deux segments sembleront même antithétiques et se contredire intellectuellement.

D'une part, à la galerie SBC, le 12 novembre, durant une seule soirée, uniquement entre 17 h et 20 h, nous pourrions voir deux films de l'artiste torontois Luis Jacob. D'autre part, sur le site Internet Vithèque (plateforme de diffusion de vidéos mise en place par le Vidéographe), Taylor a choisi six films que vous pouvez visionner quand bon vous semblera dans les six prochains mois. Voilà deux manières d'appréhender et de présenter la vidéo, qui apparaissent constituer deux expositions plutôt qu'une.

## Ici-maintenant

Le premier volet semble insister sur l'importance du «ici-maintenant». Cette présentation limitée dans le temps souligne dans le médium vidéo-



AVEC L'AIMABLE AUTORISATION DE L'ARTISTE  
Luis Jacob, *Light On (Flashlight)*, 2013, extrait de la vidéo

graphique toute sa capacité à être proche du temps présent et de la vie quotidienne (ne serait-ce que dans la prolifération de son usage contemporain, de plus en plus facile et accessible à tous grâce aux caméras sur nos téléphones). Cette capacité de la vidéo à coller à l'actualité et au temps présent, Taylor la souligne, par exemple, en ayant choisi de présenter deux œuvres récentes de Jacob, l'une de 2002, intitulée *Theory*, et l'autre, *Light on (Flashlight)*, encore plus contemporaine, une toute nouvelle pièce, qui date en fait de l'année en cours. Cette très récente vidéo donne de plus à voir «des enfants joyeux [qui] s'amuse avec des lampes de poche, et [qui] créent entre eux des liens éphémères en jouant avec la lumière et des miroirs». La caméra vidéo (ainsi qu'un

appareil photo avec flash) joue un rôle important dans ce jeu, dans ce plaisir simple qu'il met en scène, celui de la légèreté d'être totalement dans le moment présent.

## Mémoire

Le second volet, construit autour d'une vidéothèque accessible par Internet, insiste plus, quant à lui, sur une autre qualité de la vidéo, celle de conserver la mémoire pour la restituer plus tard, même si la vidéo s'avère un médium plus fragile qu'on peut le penser. Dans les six films sélectionnés, grâce au catalogue d'œuvres de Vithèque, Taylor nous donne d'ailleurs accès à deux réalisations des années 70, *Réaction 26* de Charles Binamé et *Consummation*, documentaire du collectif Bloc Coop (images parfois altérées).

Et l'opposition entre ces deux structures de présentation ne s'arrête pas là. En galerie, la commissaire paraît insister sur la nécessité d'une expérience commune, sur l'«être-ensemble». Mais en utilisant aussi Internet, elle semble plutôt s'opposer à cette idée-là, paraissant plutôt mettre en scène une expérience individualiste ou tout au moins l'idée que notre rapport à l'œuvre est de l'ordre du personnel.

Alors, que veut dire Taylor? En fait, les deux segments de cette même exposition ne s'opposent peut-être pas.

Dans le dispositif mis en place par Taylor, il y a une exploration des différentes possibilités d'exposition de nos jours qui nous confronte à plusieurs questions. À l'heure où les œuvres d'art photo et vidéo peuvent se consommer et se consommer sur des écrans d'ordinateur ou même de téléphone, peut-on encore croire en la nécessité de l'expérience de l'œuvre dans un lieu particulier, dédié aux arts? En fait, à l'heure où notre expérience de toutes les formes d'art passe par la photo ou la vidéo (nous connaissons bien des œuvres uniquement grâce à ces moyens de diffusion), pouvons-nous croire en la validité d'une expérience directe de l'œuvre d'art? Et est-ce vraiment un phénomène nouveau? Pendant des siècles, n'a-t-on pas connu l'art à travers des reproductions et des copies (dessins, gravures...)?

Mais il y a plus. Dans cette exposition, Taylor traite de la notion de communauté. Par



SOURCE GALERIE SBC

Image tirée de *The Legend of El Bibliobandido* de Marisa Jahn

les vidéos qu'elle a choisies ou bien grâce aux dispositifs d'exposition qu'elle a mis en scène, elle nous parle de communautés de proximité se développant dans le court terme, mais aussi de communautés plus floues, plus disséminées, se déployant sur la durée et sur l'idée d'une mémoire collective à long terme. Ce dispositif de présentation éclaté est en fait une réflexion intelligente sur les différents modes de collectivité que nous pouvons créer.

Signalons que la galerie SBC organise un autre évé-

nement intéressant. Le 16 novembre (de 11 h à 16 h), vous pourrez participer à un atelier mené par l'artiste mexicain Pablo Sigg (réalisateur du film *La volonté de puissance*, projeté le 15 novembre à la Cinéma-thèque québécoise), et par Thomas Keenan (directeur du Human Rights Project, Bard College). Les deux hommes parleront de «questions liées aux enjeux de souveraineté, de langue et de territoires». Il faut réserver sa place.

Collaborateur  
Le Devoir

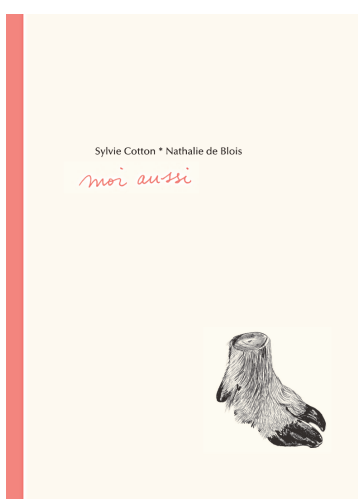
## Dans le miroir de l'autre

Sylvie Cotton et Nathalie de Blois tracent leurs portraits réciproques

MARIE-ÈVE CHARRON

Ce livre, c'est d'abord l'histoire d'une amitié entre une artiste et une historienne de l'art. Quand elles en ont amorcé le projet en 2007, c'est la forme savante du catalogue monographique qui était envisagée. La vie a infléchi la trajectoire du projet, qui est plutôt devenu un espace de dévoilement réciproque au ton personnel. À la différence de ses textes antérieurs, comme auteure, conservatrice ou commissaire d'exposition, le récit écrit au «je», avoue Nathalie de Blois, en préface, fut le premier rempart laissé tomber.

L'approche choisie est fort éloquent; comme les œuvres protéiformes de Sylvie Cotton optent pour des protocoles intensifiant les contacts de soi avec le monde et les autres, l'auteure les raconte en tant que sujet ayant fait leur expérience. En fait foi aussi le portrait que Sylvie Cotton esquisse de De Blois, avec qui elle a mis en œuvre ses méthodes: tracé d'une promenade silencieuse, inventaire de la bibliothèque,



grains de beauté répertoriés... Ces productions visuelles (listes, dessins, schémas) s'insèrent dans le récit, qui ne garde de scientifique que les références précises aux œuvres, une «ZCRH: zone confortable de rigueur historique» à laquelle de Blois n'a pu renoncer. D'autres résistances elle a fait cependant l'occasion d'ouverture: «Et je pris conscience que, bien que partie pour découvrir, j'en suis venue, dans notre jeu, à inventer.»

La signature graphique (Dominique Mousseau) rend avec finesse les différents registres de discours et avec délicatesse l'intimité des univers qui se révèlent jusque dans le rabat de la quatrième de couverture. L'auteure confesse en conclusion que cette mise à nu fut difficile, mais nécessaire, trouvant écho dans l'énoncé d'une fiche laissée chez elle par l'artiste. «C'est long de faire les choses; mais c'est beaucoup plus long de ne pas les faire.» Il valait la peine d'aller jusqu'au bout. Le livre ravit par son genre hybride. Y plonger, c'est aussi découvrir une étonnante collection de trophées de chasse et le goût de faire partie de cette réflexion qui a pour seul défaut de passer trop vite.

Collaboratrice  
Le Devoir

MOI AUSSI  
Sylvie Cotton  
et Nathalie de Blois  
Éditions les petits carnets/  
Galerie de l'UQAM  
Montréal, 2013, 101 pages

**CLG** GALERIE CLARENCE GAGNON  
depuis 1975



Polyphonie 1 - 101 cm x 101 cm

**ANDRÉ PITRE - Habiter la mer**

Vernissage : dimanche 10 novembre 2013 à 14h  
(l'exposition se poursuivra jusqu'au samedi 23 novembre)

1108, av. Laurier Ouest, Outremont  
Montréal, Qc H2V 2L4 514 270-2962  
info@clarencagagnon.com  
www.clarencagagnon.com

Heures d'ouverture :  
Mardi au vendredi : 11h à 18h  
Samedi & dimanche : 12h à 17h

Ce que les connaisseurs admirent chez André Pitre, c'est la force de son dessin, le choix de ses thèmes ainsi que la qualité, le raffinement et la luminosité de ses tableaux. Dans ses œuvres, on peut percevoir l'influence des grands maîtres d'autrefois alliée à une facture très moderne. Ses œuvres sont un amalgame du passé, du présent et de l'avenir.



# Splendore a Venezia

Art et musique de la Renaissance au Baroque à Venise

«L'événement culturel de l'automne»  
- La Presse

«Des prêts impressionnants d'une grande beauté [...] Vraiment intéressant !»  
- C'est pas trop tôt !, Ici Radio-Canada Première

Audioguide musical  
gratuit

À l'achat d'un billet  
pour l'exposition

Billets à ½ prix\*  
les mercredis de 17h à 21h

\*Applicable à l'achat d'un  
billet au prix courant de 20 \$

Gratuit pour les enfants  
de 12 ans et moins

Accompagnés d'un adulte.  
Non applicable aux groupes.

MUSÉE DES  
BEAUX-ARTS  
MONTREAL

Une présentation de

metro

Grand donateur

OSLER  
Avocats

Achetez vos billets sur  
mbam.qc.ca/venezia

ZONIN

THE GLADYS  
KRIEBEL DELMAS  
FOUNDATION

Bell

M

ASSOCIATION  
DES MUSEES  
D'ART ET D'HISTOIRE  
DE MONTRÉAL

FOUNDATION ARTE MUSICA

RICHTER

AIR CANADA

Une exposition conçue, produite et mise en tournée par le Musée des beaux-arts de Montréal.  
Giovanni Antonio Canal, dit Canaletto, *Le Bucentaure au Môle le jour de l'Ascension* (détail), vers 1745. Philadelphia Museum of Art, The William L. Elkins Collection. Photo: The Philadelphia Museum of Art / Art Resource, NY

# CULTURE DE VISU

## Québec-Montréal, une virée sans véritable moteur

**20-40/RENCONTRES CULTURELLES QUÉBEC-MONTRÉAL**  
Huit expositions dans les maisons de la culture Ahuntsic-Cartierville, Côte-des-Neiges, Frontenac, Marie-Uguay, Notre-Dame-des-Neiges, Plateau-Mont-Royal et Pointe-aux-Trembles, ainsi qu'au centre culturel Henri-Lemieux.

JÉRÔME DELGADO

Les lendemains électoraux dans l'arène municipale laissent présager des affrontements entre Québec et Montréal. N'en déplaise au maire Labeaume, sur la scène artistique, le mode séduction prime cet automne. Les 5<sup>es</sup> Rencontres culturelles de la Ville de Montréal, invitations ouvertes aux régions à s'exposer sur l'île, mettent en vedette les artistes de Québec. Dans le seul volet « arts visuels », ce sont une vingtaine d'entre eux qui ont fait le voyage.

Huit expositions, dans autant de maisons de la culture, conçues par autant d'organismes de la capitale: 20-40/ Rencontres culturelles Québec-Montréal est une affaire dispersée. Une fois de plus. Le programme, lancé en 2009 par un regard sur la création dans la région du Bas-Saint-Laurent, s'étale dans un vaste territoire avec, parfois, la sale impression de n'avoir aucune ligne directrice.

Déployées de Pointe-aux-Trembles à LaSalle, d'Ahuntsic à HoMa, les expos de 20-40 reproduisent, au mieux, la cartographie de l'art actuel de Québec. Rien de nouveau, pour les habitués. VU présente de la photo (maison Plateau-Mont-Royal), La Bande Vidéo, des arts médiatiques (maison Côte-

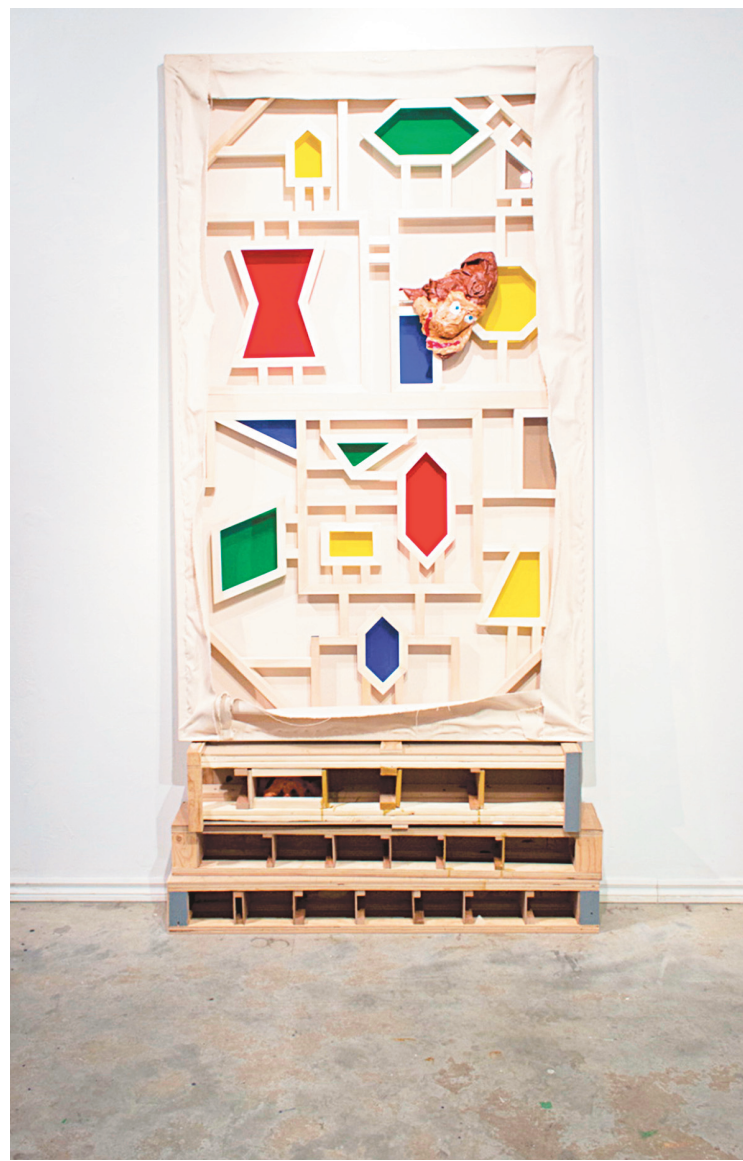


MYRIAM LAVOIE/MAISON DE LA CULTURE FRONTENAC  
Pierre & Marie, *Candy Crane*, 2012

des-Neiges). Engramme, voué à l'estampe, propose l'expo *Imprimer l'espace* (centre Henri-Lemieux), alors que Matera, dédié aux arts textiles, s'amène avec *A toutes mailles* (maison Marie-Uguay).

Dans les quartiers excentrés où la diffusion repose sur les maisons de la culture, il

n'est certes pas inutile de s'en tenir à cela, à l'essence. Sauf que le néophyte d'Ahuntsic ne verrait pas de différence entre La Chambre blanche, premier centre d'artistes autogéré de Québec, et, disons, le centre Clark, moteur d'art du Mile-End. Verra-t-on bientôt une rencontre Montréal-Montréal?



BLAISE CARRIER-CHOUINARD  
Blaise Carrier-Chouinard, *Sans titre (faux cadre)*, 2012

Comme chaque diffuseur y va pour soi, il en découle une image (faussée) de la réalité où chacun travaillerait en vase clos. N'y aurait-il pas lieu de montrer autre chose qu'une diversité facile à établir?

Québec n'est pas Tombouctou non plus. Il n'y a pas de raison de jouer les découvreurs,

même si parfois la métropole souffre d'égoïsme — la première Triennale québécoise du MACM, par exemple, n'avait-elle pas tourné le dos à Québec? Les expos de 20-40 ne sont pas d'ailleurs exclusives aux têtes inconnues — la présence de Diane Landry (en vidéo), de Tania Girard-Savoie (en estampe) ou de Helga Schlitter (en métiers d'art) en fait foi.

### Sac de confettis

De ce programme ouvert sur l'île comme un sac de confettis, trois expos (sur huit) se démarquent. L'Œil de Poisson est ainsi le seul à présenter un solo, celui de Blaise Carrier-Chouinard, artiste de la relève fort en mélanges d'époques, de médiums, d'esthétiques.

Révélé par ce centre d'artistes en 2005, puis passé par les centres Clark et Circa, l'artiste cite toute une histoire de l'art — un buste classique ici, un plan à la Mondrian là. Il le fait sans manières, fonce avec un plaisir certain pour la matière et les matériaux, pour les dispositifs et les dessous de la création (le dos d'un canevass,

le dessous d'une table...). Il en découle une scénographie carnavalesque, un arrêt sur image d'une après-fête ou d'un conte en gestation, qu'expose la maison de la culture NDG jusqu'au 6 janvier.

On oublie que la Manifestation internationale d'art de Québec n'est pas que l'entité derrière la « Manif », la toujours attendue biennale. L'organisme n'a pas de toit à lui, mais il demeure actif bon an, mal an, notamment par l'attribution du prix Videre et le programme de médiation AutocART. Sa présence à Montréal est un juste rappel qu'à l'occasion il travaille hors de ses frontières. L'expo *Identité et contrastes* rassemble cinq artistes et un collectif, tous boursiers de Première Ovation, autre programme géré par l'organisme.

### À voir

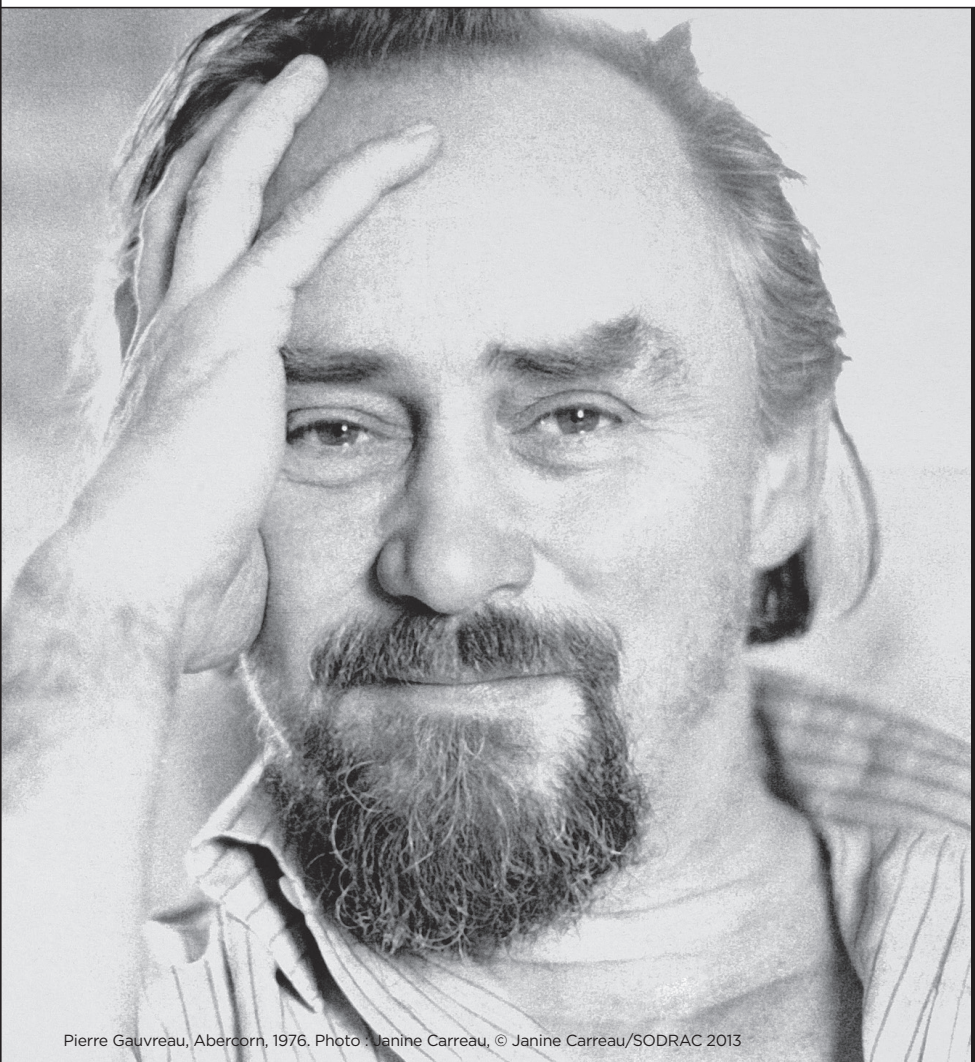
S'il y a une découverte à faire dans 20-40, c'est ici. Le meilleur exemple: le duo Pierre & Marie, deux ébénistes de formation tournés vers la création. Ils présentent ici un exemple des machines de culture populaire qu'ils transfigurent aux fins de critique sociale. *Identité et contrastes* est à l'affiche de la maison de la culture Frontenac, jusqu'au 24 novembre.

La virée proposée par 20-40 ne se fait pas sans heurts. À la maison de la culture Pointe-aux-Trembles, dont l'adresse se situe dans les cinq chiffres, il y a, pour ainsi dire, rien à voir, si ce n'est une mosaïque de photos d'archives. C'est là que s'expose Le Lieu, probablement le centre le plus radical de Québec. Radical, à Montréal, il l'est, par cette expo sans œuvres. Il s'agit en fait d'une rétrospective, intitulée *Le Lieu, 30 ans d'art actuel*, et présentée à Québec au printemps.

D'aucuns pourront être vexés d'avoir fait autant de route pour ceci. Or il n'y avait pas mieux pour refléter l'esprit du centre. Comment rendre justice sinon à une histoire passée à défendre l'installation éphémère et l'art de la performance? Le Lieu aurait pu s'en tenir à inviter un artiste, comme L'Œil de Poisson. Mais pourquoi lui? Pourquoi traverser l'auto-route 20, ou la 40, pour refaire ce qui se fait à la maison? Par son radicalisme, par la franchise qui lui est caractéristique, Le Lieu pointe le manque d'envergure de ces 5<sup>es</sup> Rencontres culturelles. Il faut se rendre à Pointe-aux-Trembles d'ici le 17 novembre pour le constater.

Collaborateur  
Le Devoir

## AU MUSÉE DE LA CIVILISATION



Pierre Gauvreau, Abercorn, 1976. Photo: Janine Carreau, © Janine Carreau/SODRAC 2013

Cet automne, le Musée revisite

### PIERRE GAUVREAU ET SON UNIVERS

avec un tryptique d'expositions, présentant des œuvres de 1941 à 2011 de l'artiste et de nombreuses pièces qui ont composé sa collection personnelle.

Collection Loto-Québec

PRÉSENTE

PIERRE GAUVREAU.

J'espérais vous voir ici

ESPRITS LIBRES

COLLECTION LOTO-QUÉBEC

### HAÏTI, IN EXTREMIS

/ Nouvelle exposition

Exploration des liens entre les catastrophes vécues par Haïti et l'art développé par ses artistes au XXI<sup>e</sup> siècle, notamment des sculptures réalisées avec des matériaux de récupération. On y évoque Bawon Samdi et les Gede, des divinités vodou liées à la mort, à la sexualité et à la régénération.

Une exposition du Fowler Museum à UCLA adaptée par les Musées de la civilisation. Roudy Azor Barron Lacroix (détail)



MUSÉE DE LA CIVILISATION Québec

ALCBA PARTENARIAT DE LA PROGRAMMATION

mcq.org 85, RUE DALHOUSIE, QUÉBEC - 1 800 710-8031 - Les Musées de la civilisation sont subventionnés par le ministère de la Culture et des Communications.

Vies de PLATEAU Une présentation de Desjardins

à Pointe-à-Callière Exposition jusqu'au 1<sup>er</sup> septembre 2014

Une incursion au cœur du quartier emblématique de Montréal

Corne postale - Square Saint-Louis, Montréal, Québec, vers 1910. Collection: Bernard Valois / Photos: Caroline Bergeron

POINTE-À-CALLIÈRE 350, place Royale, Vieux-Montréal  
Clé d'archéologie et d'histoire de Montréal pacmusee.qc.ca Montréal

MONT-ROYAL Bell Média

# CINÉMA



## Ou tuer ou mourir

**HELI**  
Réalisation et scénario: Amat Escalante. Avec Armando Espitia, Andrea Vergara, Linda González, Juan Eduard Palacios. Image: Lorenzo Hagerman. Montage: Natalia Lopez. 105 minutes.

ODILE TREMBLAY

Au dernier Festival de Cannes (où il devait remporter le prix de la mise en scène), *Heli* du Mexicain Amat Escalante (derrière *Sangre* et *Los Bastardos*) a divisé la critique et suscité maints papiers irrités. Plusieurs lui reprochaient une complaisance dans la violence, jusqu'à la nausée. Ami, collaborateur et parent par sa radicalité de son compatriote Carlos Reygadas, Escalante mérite, avec ce film dur, sans complaisance ni facilité d'aucune sorte, une écoute plus attentive. À Montréal, le jury du dernier FNC ne s'y est

pas trompé en lui décernant sa Louve d'or. *Heli* n'a rien d'aimable, mais il joue la note juste en terrible requiem. Le film capture frontalement, avec des effets minimalistes, des réalités sanglantes, plaies du Mexique: les impacts du cartel de la drogue sur des jeunes, sur fond de corruption policière, de violence extrême. Escalante, qui nous a habitués à de longs plans-séquences, a quand même dynamisé ici son montage, tout en se rendant chaque fois au bout de sa charge. Le paysage de désert et de montagnes accentue l'ascèse du traitement cinématographique, aux nombreux plans fixes.

**Violence banalisée**

Dès le début, un corps, à moitié dénudé, sera pendu du haut d'un pont. Oui, mais pourquoi? Retour en arrière.

Le film, qui n'égare jamais sa tension, met en scène des

non-professionnels, en général quasi-adolescents. Jouent-ils? À peine. Ils existent par-delà leurs maladresses.

*Heli* (Armando Espitia) est un tout jeune adulte, père d'un enfant, repoussé par son épouse qui s'ennuie des siens. Dans sa famille élargie: le père, et une sœur de douze ans, à peine pubère, qui s'amourache d'un petit soldat malfrat, lequel cache de la cocaïne chez eux, que détruit *Heli*. Les jeux sont faits.

Ici, peu de mots, toujours signifiants. Déjà, l'entraînement militaire du « fiancé » donnait le ton. Humiliations de toutes sortes. La toute jeune fille (Andrea Vergara) constitue la figure la plus troublante du lot, enfant harponnée par les forces de l'horreur, qui la rendent muette.

Une séance de torture dans une maison où des enfants — abrutis par la drogue, les jeux vidéo, l'exemple des adultes —



*Heli* capture les réalités sanglantes du Mexique: les impacts du cartel de la drogue sur des jeunes, sur fond de corruption policière, de violence extrême.

apprécient des scènes insoutenables qui font hurler un spectateur, renvoyé à sa condition de voyeur complice, en dit long sur la transmission de la violence

banalisée. Même la morale du film, vengeance qui fait grandir le héros, passage à l'âge adulte par le tribut du sang, sera noire. Ou tuer comme *Heli*, ou mourir

comme le père. Les démons du Mexique, comme des chacals, hurlent à la mort.

Le Devoir



Geoffrey Rush et Sophie Nélisse dans une scène de *La voleuse de livres*.

## Choisir Sophie

Sophie Nélisse s'est imposée devant des milliers d'enfants acteurs pour *La voleuse de livres*

FRANÇOIS LÉVESQUE

Dans *La voleuse de livres*, la jeune actrice québécoise Sophie Nélisse donne la réplique à Geoffrey Rush et à Emily Watson. C'est dire qu'à l'âge tendre de 13 ans, la vedette de *Monsieur Lazhar* tient son bout d'écran au côté des lauréats d'un Oscar du meilleur acteur, pour *Le prodige*, et d'un prix d'interprétation à Cannes comme meilleure actrice, pour *L'amour est un pouvoir sacré*. Une grosse responsabilité que des milliers d'aspirantes actrices auraient voulu leur voir incomber.

«Après Monsieur Lazhar, j'avais recommencé à me consacrer à la gymnastique et je n'étais pas certaine de vouloir poursuivre une carrière de comédienne», confie Sophie Nélisse, assise bien droite dans la causeuse rayée d'une suite du Ritz à l'occasion d'une rencontre de presse tenue sous haute surveillance par des employés du studio 20th Century Fox. Puis lui parvint en 2012 ce scénario tiré du best-seller *La voleuse de livres*, de Markus Zusack...

Campée durant la Seconde Guerre mondiale dans un village près de Munich, l'intrigue s'intéresse au parcours de Liesel, une gamine adoptée par un couple sans enfant qui cache un jeune homme juif dans sa cave. Malgré un récent autodafé, Liesel s'entête à lire des romans en cachette, son acte de résistance à elle.

«J'ai trouvé l'histoire tellement inspirante! s'émerveille encore Sophie Nélisse. On connaît trop peu l'Holocauste. Pour me préparer, j'ai regardé plein de films, comme La liste de Schindler et Le pianiste. Ensuite, j'ai enregistré une audition virtuelle et je me suis croisé les doigts.» Car c'est désormais sur Internet que ça se passe. En effet, plusieurs milliers de vidéos similaires venues des quatre coins du globe furent colligées et analysées par la production avant que des auditions en personne soient tenues.

**Beaucoup d'appelés, peu d'élus**

À cet égard, le métier d'enfant acteur s'est considérablement développé au cours des dernières décennies. Autrefois surtout l'apanage

du studio Disney, qui lança au début des années 1970 de tout jeunes Kurt Russell et Jodie Foster, la profession connut un moment charnière en 1992 lorsque Macaulay Culkin, 12 ans, reçut un chèque de 8 millions de dollars pour *Maman j'ai raté l'avion 2*. Moins de 10 ans plus tard, la frénésie *Harry Potter* créa trois millionnaires adolescents. Dans l'intervalle, Haley Joel Osment connut une gloire fulgurante mais éphémère à la suite du triomphe du drame fantastique *Le sixième sens*.

Depuis, combien de gamins rêvent de célébrité juvénile? En la matière, jamais n'y a-t-il eu autant d'appelés pour un nombre toujours relativement restreint d'élus. Aussi ne faudrait-il pas sous-estimer l'exploit accompli par Sophie Nélisse, que la 20th Century Fox a choisie après l'avoir comparée non pas à cinq ou six autres enfants acteurs, mais bien à cinq ou six mille.

Et la gymnastique, Sophie? «Je pense que ce sera le jeu, en fin de compte.»

Le Devoir

## Thor dû

**THOR – THE DARK WORLD (THOR – UN MONDE OBSCUR)**

D'Alan Taylor. Avec Chris Hemsworth, Natalie Portman, Tom Hiddleston, Antony Hopkins, Rene Russo, Kat Dennings, Stellan Skarsgård. Scénario: Christopher Yost, Christopher Markus, Stephen McFeely. Image: Kramer Morgenthau. Montage: Dan Lebental, Wyatt Smith. Musique: Brian Tyler. États-Unis, 2013, 112 minutes.

MARTIN BILODEAU

Kenneth Branagh avait donné le ton avec le premier épisode de cette série inspirée des *comic books* de Marvel. Le ton en question? Badin sur la Terre et élisabéthain sur la planète Asgard, avec Thor (Chris Hemsworth), un grand et viril Viking faisant la navette entre les deux, question de les rapprocher jusqu'au baiser. Chose promise, chose due, *Thor 2* reproduit la géographie (et le baiser) du miracle premier, cette fois sous la capitainerie d'Alan Taylor, remarqué pour son travail assez exceptionnel sur *Game of Thrones*.

**Sens inverse**

Le cinéaste est en pays de connaissance. Tout comme la série de HBO qu'il a pilotée, *Thor – The Dark World* nous propulse dans un monde inventé, produit d'un dense amalgame d'influences et de références, depuis la Genèse (Caen et Abel) jusqu'au Grand Will, en passant par les légendes scandinaves et arthuriennes. Sur le plan de l'univers créé, le film, comme la série, est un miracle de fluidité et de cohérence. À l'inverse de celui de la série (j'arrête ici la comparaison), le monde de Thor est d'une relative simplicité, en dépit des efforts déployés par les scénaristes pour lui conférer



L'acteur d'origine australienne Chris Hemsworth incarne Thor.

l'apparence de la complexité et de la profondeur.

Thor a eu raison de son propre orgueil, ainsi que des réserves de son père, le roi Odin (Anthony Hopkins). Sur les conseils de son épouse (la trop rare Rene Russo), celui-ci se prépare à lui céder son trône, après avoir jeté derrière les barreaux son mauvais fils, Loki, joué par Christopher Eccleston, la révélation du film précédent, la vraie star de celui-ci et l'absent déjà regretté du prochain. Une antimitière découverte derrière un portail entre les mondes par l'astrophysicienne Jane (Natalie Portman en vacances) force Thor à voler à son secours, marteau en main, pour la protéger de l'assaut d'une civilisation des ténèbres qui a besoin de ladite antimitière pour plonger l'univers dans l'obscurité éternelle.

L'intrigue est connue et, telle que montée sur des ressorts à moitié éventés, tire le film, plus qu'elle ne le propulse, jusqu'à son savoureux dénouement. De fait, *Thor – The Dark World* tient moins du tour de manège (formule habituelle du *blockbuster*) que de la galerie. Ou, mieux, du livre d'images. Un peu monotone, très bien fait, dont on pourrait tourner les pages dans le sens inverse sans que rien nous échappe.

Collaborateur  
Le Devoir

## Un goût de comédie parisienne de série B

**MOROCCAN GIGOLOS**

Réalisation et scénario: Ismaël Saïdi. Scénario: Ismaël Saïdi, François Averd. Avec Reda Chebchoubi, François Arnaud, Eddy King, Stéphanie Van Vye, Guylaine Tremblay. Image: Jean-Pierre Gauthier. Montage: Thus Van Nuffel. Musique: Roger Coderre. 82 minutes.

ODILE TREMBLAY

Ismaël Saïdi, un cinéaste belge d'origine marocaine, signe cette comédie qui entend surfer sur les stéréotypes culturels et sexuels. Le Québécois François Averd (derrière *Les Bougon*) a collaboré au scénario, mais *Moroccan Gigolos* ne vole pas haut, pour employer un doux pléonasme. On y trouve des liens de parenté thématiques avec le film *Amsterdam* de Stefan Miljevic: trois amis d'enfance, qui rêvent et mentent, se serrent les coudes, s'encanaillent. Mais ça se passe à Bruxelles et, à ses côtés, *Amsterdam* relève du sophistiqué film d'auteur.

Ici, on ne sent guère Bruxelles, ni l'humour belge — plus caustique —, comme on ne sent pas davantage l'approche québécoise. Cette coproduction Québec-Belgique ressemble à une comédie parisienne de série B, dont les chances de séduire les Québécois paraissent bien minces.

Ici, les trois compères black, blanc, beur, suivant l'expression consacrée, paumés professionnels, vendent, afin d'ouvrir un snack-bar, leurs charmes à des femmes plus âgées. Ce qui nous vaudra force plaisanteries de la plus belle eau. Leur compagnie se nommera, pour l'anglicisme et l'exotisme, les *Moroccan Gigolos*, même si l'un, Nicolas, est blanc (le Québécois François Arnaud), l'autre d'origine congolaise (l'humoriste québécois Eddy King), le troisième Maghrébin (Reda Chebchoubi).



Une scène de *Moroccan Gigolos*

Disons-le tout de suite: le plus vivant du lot, celui qui survit à l'anémie des répliques, c'est Eddy King, lequel ne perd jamais son charisme, tout en incarnant l'innocent du trio, qui se fait bourrasser par les autres. Sinon, les gags tombent à plat, enfilés sans les respirations qui s'imposent. Une fois qu'on a eu droit aux numéros des « cougars do-

mina» ou à l'esseulement des autres clientes, tout s'étirole.

Ç'aurait pu être drôle dans le registre détente du vendredi soir, mais tant qu'à faire une comédie sur le sexe, il eût mieux valu ouvrir les vannes. Le tout reste bien sage, et les personnages, de bons petits gars qui ont peur de se faire disputer par la petite amie d'un des zigotos, n'ont rien de bien gratiné à offrir. Certaines scènes à l'église, ou devant une cliente apparemment déçue — à laquelle ils n'ont pas l'idée d'enlever ses menottes —, en ajoutant une religiosité à l'affaire, feraient sourire si les gags ne roulaient pas trop vite. La femme, jouée par Guylaine Tremblay, riche exilée qui s'ennuie du Québec sans jamais prendre l'avion pour s'y ressourcer, est mieux développée. Encore qu'elle semble émerger d'une série télé québécoise: accent et allure, sans concessions d'aucune sorte à son pays d'adoption, catapultée là pour les fins de la coproduction. Du

moins l'actrice a-t-elle droit à la seule scène dramatique du film, qu'elle porte avec sa sève habituelle aux côtés de la jeune Stéphanie Van Vye, franchement mauvaise en fiancée trompée.

Des éléments scénaristiques mal tissés — Nicolas se fait arrêter sans qu'on nous indique comment il s'en est sorti; le snack-bar ferme sans scène pour le montrer, etc. — achèvent de faire de cette comédie un film qui manque de fini à chaque étape de son parcours.

Le Devoir

FUNFILM PRÉSENTE  
UNE PRODUCTION DE  
PARCOUR FILMS

### CHASSE AU GODARD D'ABBITTIBBI

« Envoyant... Sophie Desmarais est inoubliable »  
Jean-François Hamel, Cine-Bolles

« Merveilleux! Allez voir ce film! »  
Hélène Paradji, Radio-Canada

« Une magnifique lettre d'amour au cinéma »  
Marc-André Lassier, La Presse

« FILMÉ ET MONTÉ EN QUÉBEC »

« CINÉMA D'ART ET D'ESSAI »

« UN FILM D'ÉRIC MORIN »

SOPHIE DESMARAIS  
ALEXANDRE CASTONGUAY  
MARTIN DUBREUIL

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!

CINÉMA Desmarais (200, Boulevard F. 123-0000) | MÉGA-BLONC (1000, Boulevard Jacques-Cartier 14) | MÉGA-BLONC (1000, Boulevard Pont-Viau 16)

MAISON DU CINÉMA SHERBROOKE | CINÉMA LE CLAP | CINÉMA PARAMOUNT ROUYN-NORANDA

CINÉMA EXCENTRIS

« UNE HEURE ET DEMI DE PUR PLAISIR! »  
Le Huffington Post - Québec

« UNE ŒUVRE SOURIANTE ET CULOTTÉE! »  
Les gignoles

« UN SCÉNARIO SÉDUISANT... UNE COMÉDIE PLAISANTE ET LÉGÈRE! »  
Focus/Info

### MOROCCAN GIGOLOS

UN FILM D'ISMAËL SAÏDI

EDDY KING | FRANÇOIS ARNAUD | REDA CHEBCHOUBI

MoroccanGigolos

B. REAL | FPA/CAS | SAUVÉFILM

À L'AFFICHE!

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

« Le meilleur film de l'année, et de loin! »

La Presse

la vie d'Adèle

metropolefilms.com

CHAPITRES 1 &amp; 2

metropole



## Dans la tornade de la Beat Generation

### KILL YOUR DARLINGS

Réalisation: John Krokidas. Scénario: John Krokidas et Austin Bunn. Avec Daniel Radcliff, Ben Foster, Jack Huston, Dane DeHaan, David Kammerer, Edie Parker. Image: Reed Morano. Montage: Brian A. Bates. Musique: Nico Mulhly. 104 minutes.

### ODILE TREMBLAY

En 2010, *Howl* de Rob Epstein et Jeffrey Friedman abordait un pan de vie du poète Allen Ginsberg (joué par James Franco), alors que son incandescent poème *Howl* était taxé d'obscénité en 1957. À ses côtés: Jack Kerouac, William Burroughs, Neal Cassady, etc. Le film, bien fait, résolument indépendant, offrait une clé aux non-initiés à l'univers de la Beat Generation et de la contre-culture, qui révolutionna les lettres et les modes de vie américains avant l'éclatement des années 60 et 70.

L'an dernier, *On the Road* de Walter Salles, adapté du célèbre roman-récit de Jack Kerouac, ratait sa cible en offrant des images trop policées de cette épopée sur les routes américaines des années 50. La Beat Generation était au poste, tout comme Burroughs auteur du célèbre *Naked Lunch* que Cronenberg adapta au cinéma.

La Beat Generation, par qui s'engouffra le souffle d'air qui devint tornade en Amérique, inspire les cinéastes, sans qu'ils soient tous à même de traduire cette frénésie créatrice.

### La naissance d'un mouvement

Un film de facture classique ne peut traduire l'énergie de cette fission atomique. Mieux vaut, tout compte fait, les œuvres expérimentales à petit budget, comme *Howl* ou ce *Kill Your Darlings*, premier long métrage de John Krokidas. Cette dernière œuvre n'est pas sans défaut, et son scénario, avec des longueurs, cherche souvent sa voie, mais ce film tâche du moins de coller l'écriture cinématographique au climat de ces années d'éclosion: des plans serrés, une caméra mobile, un éclairage minimaliste avec retour sur les années 40, alors que tout démarrait sur les bancs de l'Université Columbia. Un rythme, une urgence sont mis à contribution, la bonne musique de Nico Milhy aussi. On y est presque.

*Kill Your Darlings* tient parfois de *Dead Poet Society*, pour cette atmosphère de rébellion scolaire masculine sur fond de poésie. Daniel Radcliffe, qui a délaissé Harry Potter (son public n'en revient pas encore), incarne avec moins de force que James Franco un Allen Ginsberg plus jeune que dans *Howl*, en tâtonnements identitaires. On suit son amitié avec Kerouac (Jack Huston) et William Burroughs (Ben Foster), avant tout avec Lucien Carr (Dane DeHaan), beau garçon rebelle dont il s'entiche. La relation amoureuse de ce dernier avec le professeur David Kammerer (Arsenio Hall) va tourner au drame, puisque Lucien, pourchassé par son aîné, l'assassinera. Pour la petite histoire, précisons que Kerouac témoignera de cette affaire dans *Vanity of Duluoz*.

*Kill Your Darlings* nous place à la naissance du mouvement Beat, avec des scènes à la fois potaches et délicieuses, comme le rapt des livres à l'index dans la bibliothèque de l'université. La découverte de l'homosexualité est esquissée, sans plus, la famille de Ginsberg révèle l'étendue de son désastre interne: mère fragile, père poète tyrannique, etc., mais leur rejeton, qui allait devenir le meilleur poète de sa génération, livre ses premiers écrits. La timidité de Ginsberg n'est pas très télégénique et son personnage demeure une promesse. Jack Huston offre la meilleure interprétation du lot en Jack Kerouac toujours en mouvement. En seconde partie, le film tournera au drame avec l'emprisonnement de Lucien Carr.

Il y avait beaucoup à dire, et les scénaristes n'ont pas toujours su choisir leurs pistes. Quand même: ceux qui s'intéressent à la Beat Generation en apprendront ici davantage sur ses prémisses, éveil d'une modernité à la fin de la guerre. Le film fera aussi état d'une loi absurde de l'époque, par laquelle un homosexuel pouvait être acquitté du meurtre d'un homosexuel trop pressant, mais non un homosexuel (même non consentant). Le film vaut mieux que son dénouement assez cucul de réconciliation générationnelle. Il tâtonne, mais capte une force en devenant, à coups de plans courts, d'élan de folie, de premiers pas vers les lendemains libertaires.

Le Devoir

Le Devoir

Le Devoir

Le Devoir

Le Devoir

Le Devoir

Le Devoir

Le Devoir

Le Devoir

Le Devoir

Le Devoir

Le Devoir

Le Devoir

Le Devoir

Le Devoir

Le Devoir

Le Devoir

Le Devoir

Le Devoir

Le Devoir

Le Devoir

Le Devoir

Le Devoir

Le Devoir

Le Devoir

Le Devoir

Le Devoir

Le Devoir

Le Devoir

Le Devoir

Le Devoir

Le Devoir

Le Devoir

Le Devoir

Le Devoir

Le Devoir

Le Devoir

Le Devoir

Le Devoir

Le Devoir

Le Devoir

Le Devoir

Le Devoir

Le Devoir

Le Devoir

Le Devoir

Le Devoir

Le Devoir

Le Devoir

Le Devoir

Le Devoir

Le Devoir

Le Devoir

Le Devoir

Le Devoir

Le Devoir

Le Devoir

Le Devoir

Le Devoir

Le Devoir

Le Devoir

Le Devoir

Le Devoir

Le Devoir

Le Devoir

Le Devoir

Le Devoir



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Gabriel Arcand apparaît comme un cowboy peu banal dans le dernier long métrage de Sébastien Pilote.

## Sébastien et Gabriel à la ferme

Le démantèlement affiche une beauté propre aux grands westerns

### ANDRÉ LAVOIE

Sans ambages, Sébastien Pilote affirme en entrevue qu'il fait des films sur des sujets qu'il ne connaît pas et que ses fictions, il les aborde comme des documentaires. Ses propos peuvent sembler ambigus, mais seulement pour ceux qui ignorent tout de l'univers de ce cinéaste originaire de ce qui s'appelait autrefois Chicoutimi, celui du *Vendeur* et maintenant du *Démantèlement*, à l'affiche au Québec le 15 novembre prochain après un baptême réussi à Cannes le printemps dernier. À la Semaine de la critique, il n'était pas reparti les mains vides, tenant fièrement le Prix de la Société des auteurs et des compositeurs dramatiques.

### Personnage ambigu

Sébastien Pilote affectionne beaucoup les personnages ambigus. «J'aime qu'ils soient difficiles à juger, précise-t-il au début d'une longue journée de promotion à Montréal. Je ne veux surtout pas faire du cinéma moral, même si des questions morales peuvent se poser.» Il en expose certaines dans *Le démantèlement*, l'histoire d'une déposition progressive, celle d'un père (Gabriel Arcand) éleveur de moutons prêt à se saigner (symboliquement) pour assurer le confort financier de ses deux filles (lumineuses Lucie Laurier et Sophie Desmarais). Il les surnomme à juste titre ses «princesses», écho lointain d'une des sources d'inspiration du cinéaste, *Le père Goriot*, un roman d'Honoré de Balzac.

À ses yeux, son film n'a rien d'une adaptation, lui qui émaille ses propos de références à Marcel Proust, à Leonard Cohen, à Bob Dylan... et à Bruce Springsteen. Avec un tel bagage, croiser sur sa route un acteur aussi érudit et exigeant que Gabriel Arcand tombait sous le sens, car le cinéaste a longtemps été porté par le souvenir ému d'Ovide, perdant magnifique du grand film de Gilles Carle *Les Plouffe*. Mais cette admiration n'a pas suffi à

convaincre l'acteur, depuis longtemps l'âme vibrante du théâtre Prospero. «Un tiers du scénario contenait des indications sur le métier d'éleveur, évoque Gabriel Arcand sur un ton encore perplexe. C'est comme si j'avais reçu le scénario de Pour la suite du monde et qu'on me décrivait la pêche au marsouin! Disons que c'était pas mal loin de moi...»

### Grands westerns

Après quelques mois de réflexion et de recherches pour un possible remplaçant (même Arcand a donné un coup de main!), le cinéaste et l'acteur ont finalement conclu cette association qui, à l'écran, relève de l'évidence. Même si le spectateur en apprend beaucoup sur les rituels entourant l'élevage des moutons, cette incursion affiche une beauté propre aux grands westerns, et ce n'est pas un hasard. Pilote revendique avec ferveur son américanité. «Même Le vendeur, pour moi, c'est un western, dit-il avec un soupçon d'ironie au sujet de ce film qui a pour principal décor un concessionnaire automobile. Mon désert est blanc, j'ai remplacé le sable par la neige et les pick-up par des chevaux. Je demandais toujours à Gilbert Si-cotte de donner une tape au

*pick-up* comme s'il s'agissait d'une bête. Dans *Le démantèlement*, j'y suis allé à fond: les paysages, le côté pastoral, les cadrages à la John Ford, etc.» Dans ce contexte, Gabriel Arcand apparaît comme un cowboy peu banal, appréciant l'audace de Sébastien Pilote et n'en revenant pas qu'après 60 ans, «pour la première fois de [sa] vie», il soit l'acteur principal de deux longs métrages tournés en l'espace de 12 mois, le pre-

«Je ne veux surtout pas faire du cinéma moral, même si des questions morales peuvent se poser», confie Sébastien Pilote

mier étant *Karakara* de Claude Gagnon. Arcand est le premier à reconnaître le caractère éclaté et parcellaire de sa filmographie, pourtant riche en grands films, à commencer par ceux de son frère Denys (*La maudite galette*, *Réjeanne Padovani*, *Gina*, *Le déclin de l'Empire américain*), et en performances inoubliables, comme celle dans *Post Mortem*, de Louis Bélanger, s'il ne faut en retenir qu'une seule.

Lorsque j'ose lui souligner que son désir de cinéma est sans doute moins fort que son amour

du théâtre, il me corrige sans hésitation. «J'ai un très grand désir de bon cinéma! Mais je ne lis pas beaucoup de scénarios. Et il y a plusieurs raisons pour que je dise non, dont celle de reconnaître qu'un rôle n'est pas pour moi. Si je le faisais, je me planterais.» Pour étoffer son argumentation, il revient en arrière. «Après *Le déclin* et mon personnage de bum qu'on voit quatre minutes [mais tous s'en souviennent!], Jean-Claude Lauzon m'a fait lire la première version d'*Un zoo la nuit*. Je trouvais son scénario truffé de violence gratuite. J'ai dit non, mais finalement, j'aime beaucoup le film et je trouve que Gilles Maheu est parfait dans ce rôle.»

Après avoir vu *Le démantèlement*, personne ne pourra douter un seul instant que Gabriel Arcand n'y est pas à sa place, grâce au flair — et à la ténacité — de Sébastien Pilote, porté par son désir «de lui offrir un grand rôle», inspiré par «cet acteur mythique à la photogénie incroyable». Et contrairement à ce qu'on voit dans beaucoup trop de films, les animaux ne lui volent jamais la vedette.

Collaborateur  
Le Devoir



SÉVILLE

L'acteur britannique Daniel Radcliffe a délaissé Harry Potter pour incarner Allen Ginsberg.

festival de films

# CINEMANIA

7-17 NOVEMBRE 2013

www.festivalcinemania.com

CINÉMA IMPÉRIAL

Centre Sandra et Leo Kolber | Salle Lucie et André Chagnon  
1430 rue de Bleury | MONTREAL

BILLETTERIE : 514 847-2206  
3536, BOULEVARD ST-LAURENT, MONTRÉAL

[CINEMAEXCENTRIS.COM](http://CINEMAEXCENTRIS.COM)

Festival de films Cinemania

@cinemania\_mtl